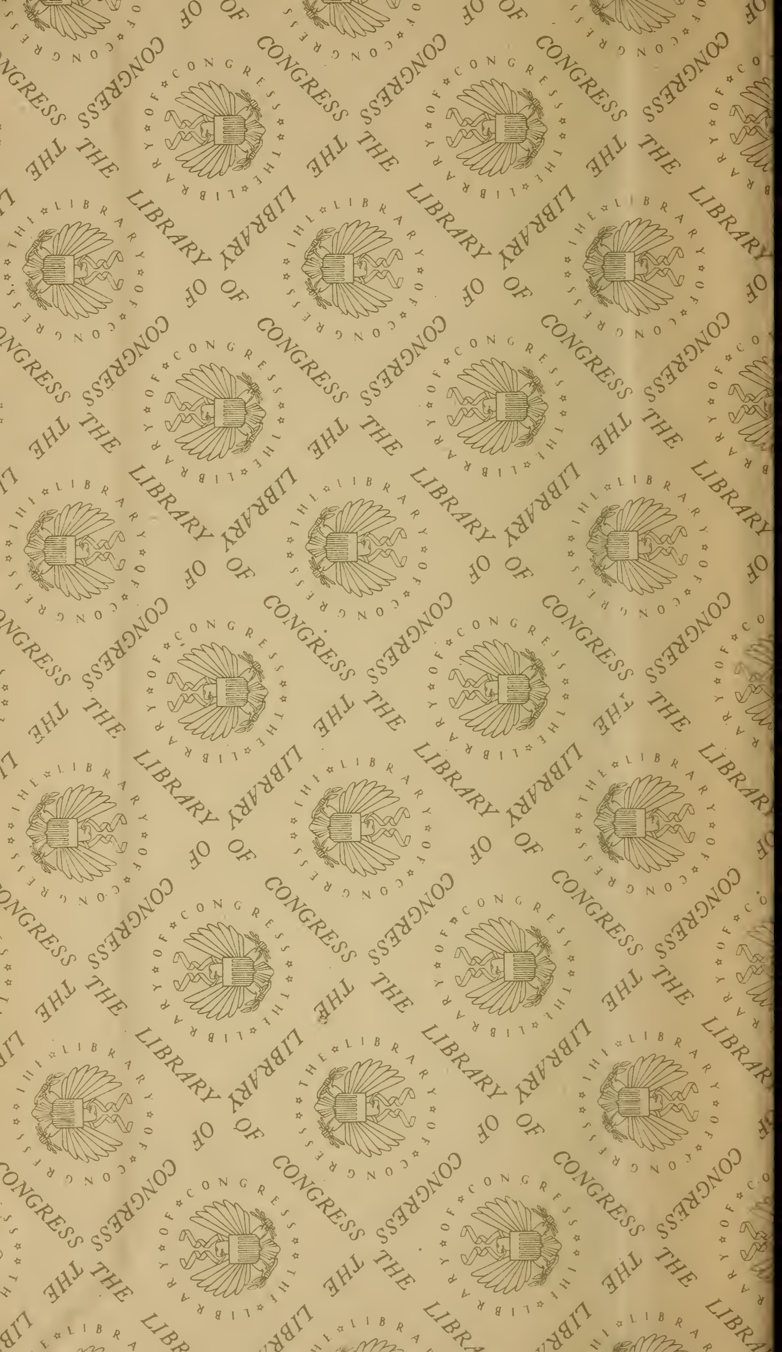
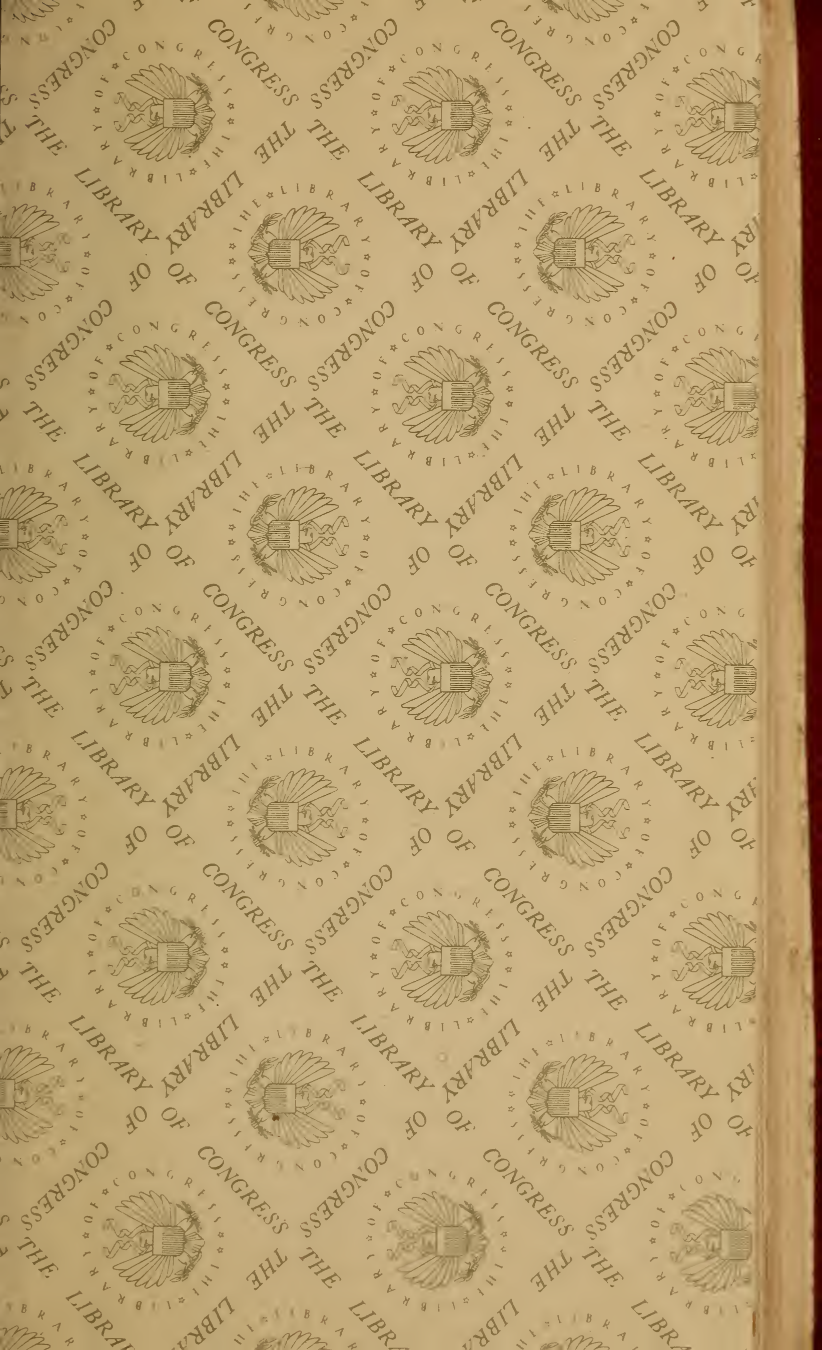
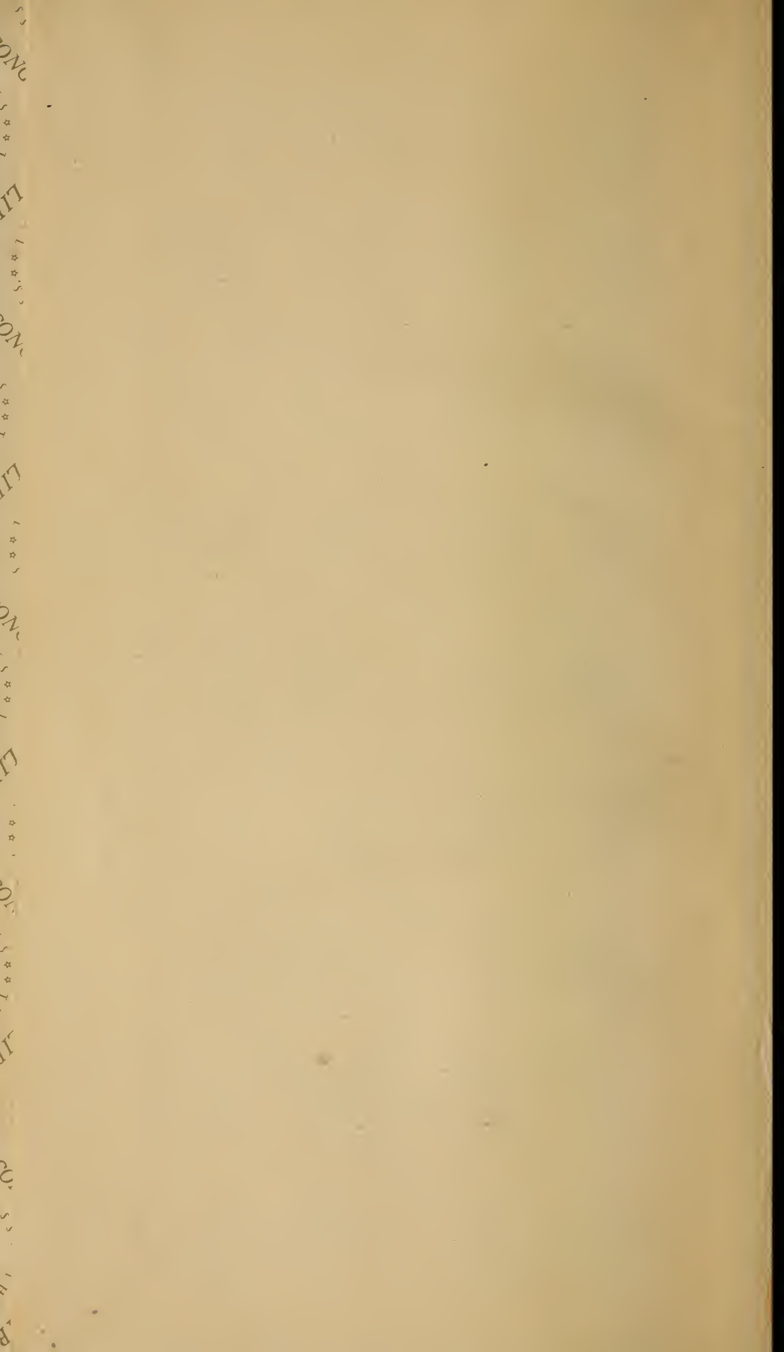
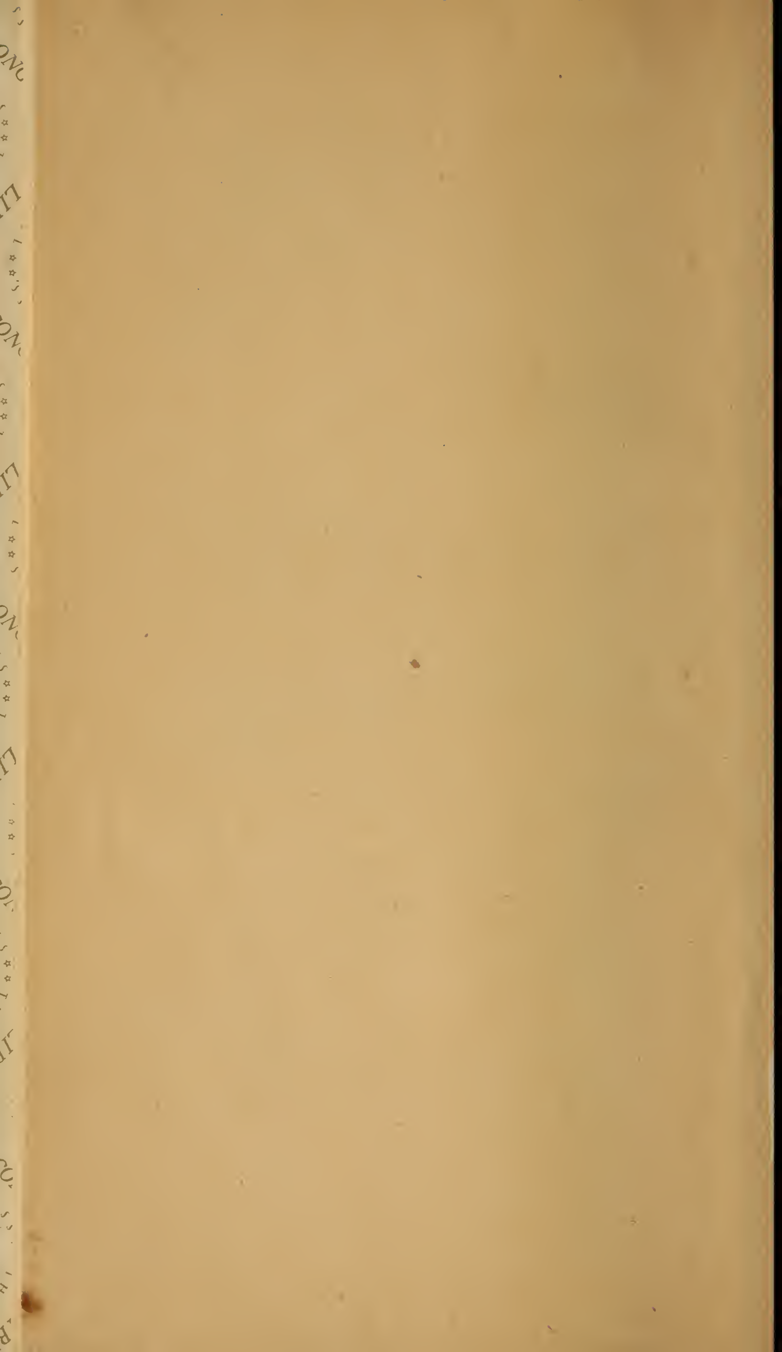



THE LIBRARY OF CONGRESS


THE LIBRARY OF CONGRESS





COLLECTION MICHEL LÉVY

HOMÈRE

ET

SOCRATE

OUVRAGES

DE

A. DE LAMARTINE

PARUS DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Antar	1 vol.
Christophe Colomb	1 —
Cicéron	1 —
Les confidences	1 —
Geneviève, Histoire d'une servante	1 —
Graziella	1 —
Guillaume Tell, Bernard Palissy	1 —
Héloïse et Abélard	1 —
Homère et Socrate	1 —
Jeanne d'Arc	1 —
Nouvelles confidences	1 —
Régina	1 —
Rustem	1 —
Toussaint-Louverture	1 —

Coulommiers. — Typographie A. MOUSSIN.

HOMÈRE

ET

SOCRATE

PAR

A. DE LAMARTINE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1863

Tous droits réservés

PA4037
Z5L3

GIFT
THE WASHINGTON CLUB
JAN. 16, 1947
THE LIBRARY OF CONGRESS

HOMÈRE

I

C'est une des facultés les plus naturelles et les plus universelles de l'homme, que de reproduire en lui par l'imagination et la pensée, et en dehors de lui par l'art et par la parole, l'univers matériel et l'uni-

vers moral au sein duquel il a été placé par la Providence. L'homme est le miroir pensant de la nature. Tout s'y retrace, tout s'y anime, tout y renaît par la poésie. C'est une seconde création que Dieu a permis à l'homme de feindre en reflétant l'autre dans sa pensée et dans sa parole, un *verbe* inférieur, mais un *verbe* véritable qui crée, bien qu'il ne crée qu'avec les éléments, avec les images et avec les souvenirs, des choses que la nature a créées avant lui ; jeu d'enfant, mais jeu divin de notre âme avec les impressions qu'elle reçoit de la nature ; jeu par lequel nous reconstruisons sans cesse cette figure passagère du monde extérieur et du monde

intérieur, qui se peint, qui s'efface et qui se renouvelle sans cesse devant nous. Voilà pourquoi le mot *poésie* veut dire *création*.

La mémoire est le premier élément de cette création, parce qu'elle retrace les choses passees et disparues à notre âme. Aussi les Muses, ces symboles de l'inspiration, furent-elles nommées les *filles de mémoire* par l'antiquité.

L'imagination est le second, parce qu'elle colore ces choses dans le souvenir et qu'elle les vivifie.

Le sentiment est le troisième, parce qu'à la vue ou au souvenir de ces choses survenues et repeintes dans notre âme, cette sensibilité fait ressentir à l'homme des impres-

sions physiques ou morales presque aussi intenses et aussi pénétrantes que le seraient les impressions de ces choses mêmes, si elles étaient réelles et présentes devant nos yeux.

Le jugement est le quatrième, parce qu'il nous enseigne dans quel ordre, dans quelle proportion, dans quels rapports, dans quelle juste harmonie nous devons combiner et coordonner entre eux ces souvenirs, ces fantômes, ces drames, ces sentiments imaginaires ou historiques, pour les rendre le plus conformes possible à la réalité, à la nature, à la vraisemblance, afin qu'ils produisent sur nous-mêmes et sur les autres une impression aussi entière que si l'art était vérité.

Le cinquième élément nécessaire de cette création ou de cette poésie, c'est le don d'exprimer par la parole ce que nous voyons et ce que nous sentons en nous-mêmes, de produire en dehors ce qui nous remue en dedans, de peindre avec les mots, de donner pour ainsi dire aux paroles de la couleur, de leur donner l'impression, le mouvement, la palpitation, la vie, la jouissance ou la douleur qu'éprouvent les fibres de notre propre cœur à la vue des objets que nous imaginons. Il faut pour cela deux choses : la première, que les langues soient déjà très-riches, très-fortes et très-nuancées d'expressions, sans quoi le poëte manquerait de couleurs sur sa palette ; la seconde, que le

poëte lui-même soit un instrument humain de sensations, très-impressionnable, très-sensitif et très-complet, qu'il ne manque aucune fibre humaine à son imagination ou à son cœur, qu'il soit une véritable lyre vivante à toutes cordes, une gamme humaine aussi étendue que la nature, afin que toute chose, grave ou légère, douce ou triste, douloureuse ou délicieuse, y trouve son retentissement ou son cri. Il faut plus encore, il faut que les notes de cette gamme humaine soient très-sonores et très-vibrantes en lui, pour communiquer leur vibration aux autres; il faut que cette vibration intérieure enfante sur ses lèvres des expressions fortes, pittoresques, frappantes, qui se gra-

vent dans l'esprit par l'énergie même de leur accent. C'est la force seule de l'impression qui crée en nous le mot, car le mot n'est que le contre-coup de la pensée. Si la pensée frappe fort, le mot est fort ; si elle frappe doucement il est doux ; si elle frappe faiblement, il est faible. Tel coup, tel mot : voilà la nature !

Enfin, le sixième élément nécessaire à cette création intérieure et extérieure qu'on appelle poésie, c'est le sentiment musical dans l'oreille des grands poëtes, parce que la poésie chante au lieu de parler, et que tout chant a besoin d'une musique qui le note et le rende plus retentissant et plus voluptueux à nos sens et à notre âme. Et si

vous me demandez : Pourquoi le chant est-il une condition de la langue poétique? je vous répondrai : Parce que la parole chantée est plus belle que la parole simplement parlée. Mais si vous allez plus loin, et si vous me demandez : Pourquoi la parole chantée est-elle plus belle que la parole parlée? je vous répondrai que je n'en sais rien, et qu'il faut le demander à Celui qui a fait les sens et l'oreille de l'homme plus voluptueusement impressionnés par la cadence, par la symétrie, par la mesure et par la mélodie des sons et des mots, que par les sons et les mots inharmoniques jetés au hasard; je vous répondrai que le rhythme et l'harmonie sont deux lois mystérieuses de la na-

ture, qui constituent la souveraine beauté ou l'ordre dans la parole. Les sphères elles-mêmes se meuvent aux mesures d'un rhythme divin, les astres chantent ; et Dieu n'est pas seulement le grand architecte, le grand mathématicien, le grand poëte des mondes, il en est aussi le grand musicien. La création est un chant dont il a mesuré la cadence et dont il écoute la mélodie.

Mais le grand poëte, d'après ce que je viens de dire, ne doit pas être doué seulement d'une mémoire vaste, d'une imagination riche, d'une sensibilité vive, d'un jugement sûr, d'une expression forte, d'un sens musical aussi harmonieux que cadencé ; il

faut qu'il soit un suprême philosophe, car la sagesse est l'âme et la base de ses chants; il faut qu'il soit législateur, car il doit comprendre les lois qui régissent les rapports des hommes entre eux, lois qui sont aux sociétés humaines et aux nations ce que le ciment est aux édifices; il doit être guerrier, car il chante souvent les batailles rangées, les prises de villes, les invasions ou les défenses de territoire par les armées; il doit avoir le cœur d'un héros, car il célèbre les grands exploits et les grands dévouements de l'héroïsme; il doit être historien, car ses chants sont des récits; il doit être éloquent, car il fait discuter et haranguer ses personnages; il doit être voyageur, car il décrit la

terre, la mer, les montagnes, les productions, les monuments, les mœurs des différents peuples; il doit connaître la nature animée et inanimée, la géographie, l'astronomie, la navigation, l'agriculture, les arts, les métiers même les plus vulgaires de son temps, car il parcourt dans ses chants le ciel, la terre, l'Océan, et il prend ses comparaisons, ses tableaux, ses images dans la marche des astres, dans la manœuvre des vaisseaux, dans les formes et dans les habitudes des animaux les plus doux ou les plus féroces, matelot avec les matelots, pasteur avec les pasteurs, laboureur avec les laboureurs, forgeron avec les forgerons, tisserand avec ceux qui filent les toisons des trou-

peaux ou qui tissent les toiles, mendiant même avec les mendiants aux portes des chaumières ou des palais. Il doit avoir l'âme naïve comme celle des enfants, tendre, compatissante et pleine de pitié comme celle des femmes, ferme et impassible comme celle des juges et des vieillards, car il récite les jeux, les innocences, les candeurs de l'enfance, les amours des jeunes hommes et des belles vierges, les attachements et les déchirements du cœur, les attendrissements de la compassion sur les misères du sort ; il écrit avec des larmes, son chef-d'œuvre est d'en faire couler. Il doit inspirer aux hommes la pitié, cette plus belle des sympathies humaines, parce qu'elle est la plus désinté-

ressée. Enfin, il doit être un homme pieux et rempli de la présence et du culte de la Providence, car il parle du ciel autant que de la terre. Sa mission est de faire aspirer les hommes au monde invisible et supérieur, de faire proférer le nom suprême à toute chose, même muette, et de remplir toutes les émotions qu'il suscite dans l'esprit ou dans le cœur de je ne sais quel pressentiment immortel et infini, qui est l'atmosphère et comme l'élément invisible de la Divinité.

Tel devrait être le poëte parfait : homme multiple, résumé vivant de tous les dons, de toutes les intelligences, de tous les instincts, de toutes les sagesses, de toutes les

tendresses, de toutes les vertus, de tous les héroïsmes de l'âme; créature aussi complète que l'argile humaine peut comporter de perfection.

Aussi, qu'une fois cet homme apparaisse sur la terre, déplacé, par sa supériorité même, parmi le commun des hommes, l'incrédulité et l'envie s'attachent à ses pas comme l'ombre au corps. La fortune, jalouse de la nature, le fuit; le vulgaire, incapable de le comprendre, le méprise comme un hôte importun de la vie commune; les femmes, les enfants et les jeunes gens l'écoutent chanter en secret et en se cachant des vieillards, parce que ces chants répondent aux fibres encore neuves et sen-

sibles de leurs cœurs. Les hommes mûrs hochent la tête, ils n'aiment pas qu'on enlève ainsi leurs fils et leurs femmes aux froides réalités de la vie ; ils appèlent rêves les idées et les sentiments que ces génies inspirés font monter à la tête et au cœur de leurs générations ; les vieillards craignent pour leurs lois et leurs mœurs, les grands et les puissants pour leur domination, les courtisans pour leurs faveurs, les rivaux pour leur portion de gloire. Les dédains affectés ou réels étouffent la renommée de ces hommes divins, la misère et l'indigence les promènent de ville en ville, l'exil les écarte, la persécution les montre du doigt ; un enfant ou un chien les conduit,

infirmes, aveugles ou mendiant de porte en porte, ou bien un cachot les enferme; et on appelle leur génie démence, afin de se dispenser même de pitié!

Et ce n'est pas seulement le vulgaire qui traite ainsi ces hommes de mémoire; non, ce sont des philosophes tels que Platon, qui font des lois ou des vœux de proscription contre les poëtes! Platon avait raison dans son anathème contre la poésie; car si l'aveugle de Chio était entré à Athènes, le peuple aurait peut-être détrôné le philosophe. Il y a plus de politique pratique dans un chant d'Homère que dans les utopies de Platon!

II

Homère est cet idéal, cet homme surhumain, méconnu et persécuté de son temps, immortel après sa disparition de la terre. Voici l'histoire de sa vie :

Quelques savants ont prétendu et prétendent encore qu'il n'a pas existé, et que ses poëmes sont des *rapsodies* ou des fragments de poesie recousus ensemble par des *rap-*

sodes, chanteurs ambulants qui parcouraient le Grèce et l'Asie en improvisant des chants populaires. Cette opinion est l'athéisme du génie, elle se réfute par sa propre absurdité. Cent Homères ne seraient-ils donc pas plus merveilleux qu'un seul? L'unité et la perfection égale des œuvres n'attestent-elles pas l'unité de pensée et la perfection de main de l'ouvrier? Si *la Minerve* de Phidias avait été brisée en morceaux par les Barbares, et qu'on m'en rapportât un à un les membres mutilés et exhumés, s'adaptant parfaitement les uns aux autres et portant tous l'empreinte du même ciseau depuis l'orteil jusqu'à la boucle de cheveux, dirais-je, en contemplant tous ces fragments d'in-

comparable beauté : Cette statue n'est pas d'un seul Phidias, elle est l'œuvre de mille ouvriers inconnus qui se sont rencontrés par hasard à faire successivement ce chef-d'œuvre de dessin et d'exécution ? Non, je reconnaîtrais, à l'évidence de l'unité de conception, l'unité d'artiste, et je m'écrierais : C'est Phidias ! comme le monde entier s'écrie : C'est Homère ! Passons donc sur ces incrédulités, vestiges de l'antique envie qui a poursuivi ce grand homme jusque dans la postérité, et disons comment il a vécu.

Homère est né 907 ans (1) avant la nais-

(1) Selon la chronologie des marbres de Paros.

sance du Christ. Il était de race grecque, soit qu'il eût vu le jour à Chio, île de l'archipel grec qui touche à l'Asie-Mineure, soit qu'il eût reçu la vie à Smyrne, ville asiatique, mais colonisée par des Grecs.

Les Grecs sortaient alors de la période primitive de leur formation, période pastorale, guerrière, agricole, navale, pour entrer dans la période intellectuelle et morale : semblables en cela aux neiges de leur Thessalie et de leur mont Olympe, qui roulent leurs eaux troubles et impétueuses avant de s'appaiser et de se clarifier dans leurs vallées. Ce peuple, destiné à occuper sur un aussi petit espace une si grande place dans le monde de l'histoire,

de la pensée et des arts, était une agrégation de cinq ou six races, les unes européennes, les autres africaines, les autres asiatiques, que la contiguïté de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique avait mêlées ensemble dans ce carrefour du monde ancien, frontière indécise de trois continents. Leur noyau natal était dans les rochers de l'Épire et de la Macédoine ; mais la rudesse du montagnard, l'esprit d'aventure du marin, la douceur de l'Asiatique, la religion de l'Égyptien, la pensée de l'Indien, la mobilité du Perse, étaient si bien fondus dans leur physionomie physique et dans leur génie multiple, que ce peuple était par sa beauté, son héroïsme, sa grâce, son carac-

tère à la fois entreprenant et flexible comme un résumé de tous les peuples. Les forêts de l'Europe lui avaient donné leurs mœurs héroïques et sauvages, l'Égypte ses prêtres et ses divinités, les Phéniciens leur alphabet, les Perses et les Lydiens leurs arts et leur poésie, les Crétois leur Olympe et leurs lois, les Thraces leurs armes, les Héllènes leur navigation et leur fédération en tribus indépendantes, les Hindous leurs mystères et leurs allégories religieuses ; en sorte que leur ciel était une colonie de dieux comme leurs continents et leurs îles étaient une colonie d'hommes de toutes sources. Leurs aptitudes étaient aussi diverses que leurs origines.

La mer de l'archipel grec, c'est le lac Léman de l'Orient. Ayant pour contours ces golfes, ces anses, ces détroits qui s'insinuent entre les caps de ces terres dentelées, elle baigne les côtes les plus âpres et les plus gracieuses tour à tour, et semble avoir été creusée pour amolir le choc entre les deux continents où Bysance s'asseoit indécise sur les deux rivages. Les voiles aussi multipliés que les oiseaux de la mer naviguent sans cesse d'une île à l'autre, et de l'Afrique à l'Asie, et de l'Asie à l'Europe, comme des essaims d'une même famille qui vont s'entrevisiter au printemps sur leurs divers rochers.

Le climat de cette contrée montagneuse

et maritime est aussi varié que ses sites et aussi tempéré que sa latitude. Depuis les neiges éternelles de la Thessalie jusqu'à l'été perpétuel des vallées de la Lydie et jusqu'à la fraîche ventilation des îles, toutes les rigueurs, toutes les chaleurs et toutes les tiédeurs de température s'y touchent, s'y contrastent ou s'y confondent sur les montagnes, dans les plaines et sur les flots. Le ciel y est limpide comme en Égypte, la terre féconde comme en Syrie, la mer tantôt caressante et tantôt orageuse comme aux tropiques. Les sites et les scènes de la nature y sont, à peu de distance et dans un cadre qui les rapproche, grands, bornés, sublimes, gracieux, alpestres, maritimes,

recueillis ou sans bornes comme l'imagination des hommes. Tout s'y peint en traits imposants, pittoresques, éblouissants dans les yeux. Tantôt hymne, tantôt poëme, tantôt élégie, tantôt cantique, tantôt strophe voluptueuse, cette terre est la terre qui peint, qui parle et qui chante le mieux à tous les sens. Les écueils murmurants du Péloponèse, les caps foudroyés d'éclairs du Taurus, les golfes sinueux de l'Eubée, les larges canaux du Bosphore, les anses mélancoliques de l'Asie-Mineure, les îles vertes ou bleuâtres égrénées sur les flots comme les bouées flottantes d'une ancre qui rattacherait les deux rivages; l'île de Crète avec ses cent villes; Rhodes, qui a

pris son nom de la rose ou le lui a donné ; Scyros, reine des Cyclades ; Naxos ; Hydra, sentinelle avancée de la Grèce continentale ; l'île de Chypre, assez vaste pour deux royaumes ; Chalcis, qu'un pont sur l'Euripe réunit à l'Europe ; Ténédos, qui ouvre ou qui ferme les Dardanelles ; Lemnos, Mitylène ou Lesbos, qui semble imiter sur une petite échelle les monts, les vallées, les gorges et les golfes du continent de l'Asie qu'elle regarde en face ; Chio, qui présente, comme une double terrasse de fleurs sur ses deux flancs opposés, ses oliviers à l'Europe et ses orangers à l'Asie ; Samos, qui creuse ses ports et qui élève ses cimes aussi haut que le mont Mycale avec lequel

elle entrelace ses pieds; d'innombrables groupes d'autres îles encore, dont chacune avait son peuple, ses mœurs, ses arts, ses temples, ses dieux, ses fables, son histoire, sa renommée dans la famille grecque, mais dont toutes parlaient déjà la même langue et chantaient dans les mêmes vers : telle était la Grèce au temps de cette incarnation de la poésie dans la personne d'Homère. Elle attendait un historien, un chantre national, le poëte de ses dieux, de ses héros, de ses exploits, pour constituer son unité d'imagination et de célébrité dans le présent et dans l'avenir.

Dans son hymne à l'*Apollon de Délos*, dieu de l'inspiration grecque, Homère lui-même

décrit en quelques vers géographiques ces groupes d'îles et de continents, qui contenaient toute la poésie de la nature :

« Vous aimez, dit-il au dieu, les sommets des hautes montagnes, les lieux éthérés d'où le regard plonge et plane au loin, les fleuves qui courent à la mer, les promontoires inclinés vers les flots et les larges ports!... Oui, depuis que votre mère Latone, s'appuyant sur le mont Cynthus, vous enfanta au murmure des vagues bleuâtres que l'haleine sonore des vents poussait vers les deux rivages, vous régnez sur ces lieux et sur leurs habitants,

» Sur ceux de Crète et d'Athènes,

» Sur ceux qui peuplent l'île d'Égine, et l'Eubée, célèbre par ses vaisseaux ; Égée, Irésie et la maritime Péparèthe ; l'Athos, Samos de Thrace, les sommets du Pélion ; les montagnes boisées de l'Ida ; Imbros, aux édifices répandus sur sa côte ; l'inaccessible Lemnos ; Chio, la plus belle des îles de l'Archipel ; le Mimas escarpé et les pics du Coryce ; Claros, qui éblouit les matelots, et Ésagée, dont le regard cherche la cime dans le ciel ; Samos, ruisselante de sources, et le mont Mycale, aux gradins de collines ; Milet et Cos, le séjour des Méropes ; Gnide, où règnent les orages ; Naxos et Paros, où la mer blanchit sur les écueils ! Cette Délos, continue-t-il, où Latone, saisie des dou-

leurs de l'enfantement, entoure le palmier de ses bras et presse de ses genoux l'herbe molle! la terre qui la portait en sourit... Aussitôt Délos se couvre d'or, comme la tête d'une montagne couronnée de forêts. C'est dans cette île que se rassemblent les Ioniens (peuple de Smyrne) aux robes flottantes, avec leurs enfants et leurs chastes épouses. En les voyant réunis en face du temple, on les prendrait pour des immortels exempts de vieillesse. L'âme s'épanouit en contemplant la beauté des hommes, la stature majestueuse des femmes, leurs rapides vaisseaux, leurs merveilleuses richesses... »

Puis le poëte se repliant sur lui-même, à

la fin de cette énumération, et s'adressant aux filles de Délos :

« Si jamais, leur dit-il dans la dernière strophe, si jamais parmi les mortels quelque voyageur malheureux aborde ici et qu'il vous dise :

» — Jeunes filles, quel est le plus inspiré des chantres qui visitent votre île, et lequel aimez-vous le mieux écouter ?

» Répondez alors toutes, en vous souvenant de moi :

» — C'est l'homme aveugle qui habite la montagneuse Chio ; ses chants l'emporteront éternellement dans l'avenir sur tous les autres chants ! »

Voilà en quelques vers d'Homère lui-même, le site, le temps, les peuples, les mœurs de la Grèce à son avénement.

Nous empruntons naïvement le récit de sa vie aux traditions antiques et locales qui se sont transmises de bouche en bouche parmi les hommes les plus intéressés à se souvenir de lui, puisqu'il était leur gloire. Les traditions, toutes merveilleuses qu'elles paraissent, sont l'érudition des peuples; nous y croyons plus qu'aux savants qui viennent après des siècles les contester ou les démentir. En l'absence de livres écrits, la mémoire des nations est le livre inédit de leur race. Ce que le père a raconté au fils et que le fils a redit à ses enfants d'âge

en âge n'est jamais sans fondement dans la réalité. En remontant de générations en générations à l'origine de ces traditions de famille ou de race qui se grossissent de quelques fables dans leur cours, on ressemble à un homme qui remonte le cours d'un fleuve inconnu, on finit par arriver à une source petite sans doute, mais à la source d'une vérité.

Disons donc ce qu'ont dit les Grecs contemporains et la postérité d'Homère sur le génie le plus antique et le plus national de leur race.

III

Il y avait dans la ville de Magnésie, colonie grecque de l'Asie-Mineure, séparée de Smyrne par une chaîne de montagnes, un homme originaire de Thessalie, nommé Mélanopus. Il était pauvre, comme le sont en général ces hommes errants qui s'exilent de leur pays, où ne les retiennent ni maison, ni champs paternels. Il se transporta de

Magnésie dans une autre ville neuve et peu éloignée, qui s'appelait Cymé. Mélanopus s'y maria avec une jeune Grecque aussi pauvre que lui, fille d'un de ses compatriotes, nommé Omyrethès. Il en eut une fille unique, à laquelle il donna le nom de Crithéis. Il perdit bientôt sa femme; et se sentant lui-même mourir, il légua sa fille, encore enfant, à un de ses amis qui était d'Argos et qui portait le nom de Cléanax.

La beauté de Crithéis porta malheur à l'orpheline et porta bonheur à la Grèce et au monde. Il semble que le plus merveilleux des hommes fût prédestiné à ne pas connaître son père, comme si la Providence

avait voulu jeter un mystère sur sa naissance, afin d'accroître le prestige autour de son berceau. Crithéis inspira l'amour à un inconnu, se laissa surprendre ou séduire. Sa faute ayant éclaté aux yeux de la famille de Cléanax, cette famille craignit d'être déshonorée par la présence d'un enfant illégitime à son foyer. On cacha la faiblesse de Crithéis, on l'envoya dans une autre colonie grecque qui se peuplait en ce temps-là au fond du golfe d'Hermus et qui s'appelait Smyrne. Crithéis, portant dans ses flancs celui qui couvrait son front de honte et qui devait un jour couvrir son nom de célébrité, reçut asile à Smyrne chez un parent de Cléanax, né en Béotie et transplanté dans

la nouvelle colonie grecque, il se nommait Isménias. On ignore si cet homme connaissait ou ignorait l'état de Crithéis, qui passait sans doute pour veuve ou pour mariée à Cymé.

Quoi qu'il en soit, l'orpheline ayant un jour accompagné les femmes et les filles de Smyrne au bord du petit fleuve Mélès, où l'on célébrait en plein champ une fête en l'honneur des dieux, fut surprise par les douleurs de l'enfantement. Son enfant vint au monde au milieu d'une procession à la gloire des divinités dont il devait répandre le culte au chant des hymnes, sous un platane, sur l'herbe, au bord du ruisseau. Les compagnes de Crithéis ramenèrent la jeune

fille et rapportèrent l'enfant nu, dans leurs bras, à Smyrne, dans la maison d'Isménias. C'est de ce jour que le ruisseau obscur qui serpente entre les cyprès et les joncs autour du faubourg de Smyrne a pris un nom qui l'égale aux fleuves. La gloire d'un enfant remonte, pour l'éclairer, jusqu'au brin d'herbe où il fut couché en tombant du sein de sa mère. Les traditions racontent et les anciens ont écrit qu'Orphée, le premier des poëtes grecs qui chanta en vers des hymnes aux immortels, fut déchiré en lambeaux par les femmes du mont Rhodope, irritées de ce qu'il enseignait des dieux plus grands que les leurs; que sa tête, séparée de son corps, fut jetée par elles dans l'Hèbre,

fleuve dont l'embouchure est à plus de cent lieues de Smyrne; que le fleuve roula cette tête encore harmonieuse jusqu'à la mer; que les vagues, à leur tour, la portèrent jusqu'à l'embouchure du Mélès; qu'elle échoua sur l'herbe près de la prairie où Crithéis mit au monde son enfant, comme pour venir d'elle-même transmettre son âme et son inspiration à Homère. Les rossignols près de sa tombe, ajoutent-ils, chantent plus mélodieusement qu'ailleurs (1).

Soit qu'Isménias fût trop pauvre pour nourrir la mère et l'enfant, soit que la

(1) M. de Marcellus, *Épisodes littéraires en Orient*, tome II.

naissance de ce fils sans père eût jeté quelque ombre sur la réputation de Crithéis, il la congédia de son foyer. Elle chercha pour elle et pour son enfant un asile et un protecteur de porte en porte.

Il y avait en ce temps-là, à Smyrne, un homme peu riche aussi, mais bon et inspiré par le cœur, tel que le sont souvent les hommes détachés des choses périssables par l'étude des choses éternelles. Il se nommait Phémius, il tenait une école de chant. On appelait le chant, alors tout ce qui parle, tout ce qui exprime, tout ce qui peint à l'imagination, au cœur, au sens, tout ce qui chante en nous, la grammaire, la lecture, l'écriture, les lettres, l'éloquence,

les vers, la musique ; car ce que les anciens entendaient par musique s'appliquait à l'âme autant qu'aux oreilles. Les vers se chantaient et ne se récitaient pas. Cette musique n'était que l'art de conformer le vers à l'accent et l'accent au vers. Voilà pourquoi on appelait l'école de Phémius une école de musique : musique de l'âme et de l'oreille, qui s'emparait de l'homme tout entier.

Phémius avait, pour tout salaire des soins qu'il prenait de cette jeunesse, la rétribution, non en argent, mais en nature, que les parents lui donnaient pour prix de l'éducation reçue par leurs fils. Les montagnes

qui encadrent le golfe d'Hermus, au fond duquel s'élève Smyrne, étaient alors, comme elles sont encore aujourd'hui, une contrée pastorale, riche en troupeaux; les femmes filaient les laines pour faire des tapis, industrie héréditaire de l'Ionie. Chacun des enfants, en venant à l'école de Phémius, lui apportait une toison entière ou une poignée de toison des brebis de son père. Phémius les faisait filer par ses servantes, les teignait et les échangeait ensuite, prêtes pour le métier, contres les choses nécessaires à la vie de l'homme. Crithéis, qui avait entendu parler de la bonté de ce maître d'école pour les enfants, parce qu'elle songeait d'avance sans doute à lui confier le sien quand il

serait en âge, conduisit son fils par la main au seuil de Phémius. Il fut touché de la beauté et des larmes de la jeune fille, de l'âge et de l'abandon de l'enfant; il reçut Crithéis dans sa maison comme servante; il lui permit de garder et de nourrir avec elle son fils; il employa la jeune Magnésienne à filer les laines qu'il recevait pour prix de ses leçons; il trouva Crithéis aussi modeste, aussi laborieuse et aussi habile qu'elle était belle; il s'attacha à l'enfant dont l'intelligence précoce faisait présager je ne sais quelle gloire à la maison où les dieux l'avaient conduit; il proposa à Crithéis de l'épouser et de donner ainsi un père à son fils. L'hospitalité et l'amour de

Phémius, l'intérêt de l'enfant, touchèrent à la fois le cœur de la jeune femme ; elle devint l'épouse du maître d'école et la maîtresse de la maison dont elle avait abordé le seuil en suppliante quelques années auparavant.

Phémius s'attacha de plus en plus au petit Mélésigène. Ce nom, qu'on donnait familièrement à Homère, veut dire *enfant de Mélès,* en mémoire des bords du ruisseau où il était né. Son père adoptif l'aimait à cause de sa mère, et aussi à cause de lui. Instituteur et père à la fois pour cet enfant, il lui prodiguait tout son cœur et tous les secrets de son art. Homère, dont l'âme était ou-

3.

verte aux leçons de Phémius par sa tendresse, et que la nature avait doué d'une intelligence qui comprenait et d'une mémoire qui reproduisait toutes choses, récompensait les soins du vieillard et réjouissait l'orgueil de Crithéis. On le regardait comme bientôt capable, malgré sa tendre jeunesse, d'enseigner lui-même dans l'école et de succéder un jour à Phémius. Les dieux lui destinaient à son insu moins de bonheur et une autre gloire : le monde à enseigner, et la gloire immortelle à conquérir. L'enfant adorait son père dans son maître ; et, pour éterniser sa reconnaissance, il donna plus tard le nom de Phémius à un chantre divin dans ses poëmes.

IV

Phémius mourut, laissant pour héritage à l'enfant son modique bien et son école. Crithéis, privée de l'appui qu'elle avait trouvé dans la tendresse de cet homme hospitalier qui lui avait ouvert jusqu'à son cœur, s'attrista jusqu'à la mort et suivit le vieillard au tombeau. Homère resta seul, à peine adolescent, dans cette maison où il

avait tout reçu et tout perdu. Sa sagesse suppléa en lui les années; il continua à tenir l'école de Phémius et il en accrut bientôt la renommée, ainsi que Phémius lui-même l'avait présagé en mourant. Le chantre futur de l'*Iliade* et l'*Odyssée* enseignant la musique aux enfants, presque enfant lui-même, parlant et chantant dans une langue inspirée par les dieux, parut aux habitants de Smyrne un oracle qui vérifiait le prodige de sa naissance divine après de leur fleuve Mélès. Les hommes mûrs, les mères de famille, les vieillards eux-mêmes allaient s'étonner et s'attendrir à ses leçons. Les marchands de blé et de laines, les étrangers que le commerce ou la curiosité attirait de toutes

les îles de la Grèce ou de toutes les villes maritimes de l'Ionie, sur leurs vaisseaux, dans la rade fréquentée de Smyrne, entendaient parler de ce phénomène. Après leurs vaisseaux chargés, ils ne voulaient pas repartir sans avoir entendu une de ses leçons; ils reportaient la renommée du jeune maître d'école dans leur pays.

V

Un de ces étrangers se nommait Mentès; il était possesseur et pilote à la fois de son navire. Il venait chercher du froment de Lydie, pour le transporter à Leucade, dans l'île montagneuse de Lesbos. Plus amoureux des chants divins que les autres navigateurs de la rade, il ne cherchait pas seulement la fortune, mais la sagesse et la science, sur

les terres qu'il visitait. Frappé du génie et de la supériorité d'Homère sur tous les hommes qu'il avait entendus dans les écoles ou dans les temples de la Grèce et de l'Ionie, il se lia d'amitié avec le jeune Mélésigène; il lui dépeignait les terres, les îles, les mers, les cultes, les villes, les ports des rivages divers où son commerce de grains le conduisait; il le convainquit que le livre vivant et infini de la nature était la véritable école de toute vérité, de toute poésie, de toute sagesse; il enflamma l'esprit du jeune homme du désir de lire par ses propres yeux dans ce livre des dieux. Homère, à qui les images et les couleurs manquaient pour rendre sensibles les inépuisables concep-

tions de son esprit, renonça généreusement à la fortune et à la renommée domestique qui lui souriaient dans sa patrie, pour aller enrichir son imagination, nourrir son âme, et recueillir des impressions et des images sur toute la terre. Il ferma son école, vendit la maison et les laines de Phémius; et, prenant pour maison le vaisseau de Mentès, il lui paya le prix de ce foyer errant pour plusieurs années.

VI

Homère, en compagnie de son ami et de son pilote Mentès, navigua ainsi pendant un espace de temps inconnu. Voyageur, trafiquant, matelot, chantre tour à tour ou tout à la fois, il visita l'Égypte, source alors de toute lumière et patrie originelle de tous les dieux du paganisme, l'Espagne, l'Italie, les rivages de la mer Adriatique, ceux du

Péloponnèse, les îles, les écueils, les continents ; conversant avec tous les peuples, prenant leçon de tous les sages, et recueillant, sur des notes perdues depuis, les descriptions, les souvenirs, les histoires, les symboles dont il construisit plus tard ses poëmes. Il revenait pauvre de biens, riche d'impressions, pour se reposer enfin dans sa patrie et pour s'y reconstruire une existence mercenaire, quand une maladie des yeux, qu'il avait fatigués du soleil, de contemplations et d'études, l'arrêta dans l'île d'Ithaque, où Mentès avait abordé pour son trafic. Mentès, obligé de porter la cargaison de son navire à Lesbos, confia Homère malade à un habitant d'Itaque, riche, compa-

tissant et ami des poëtes, nommé Mentor, fils d'Alcinoüs. Mentor prodigua au chantre divin tous les soulagements de la médecine et toutes les tendresses de l'hospitalité. Homère, qui payait de gloiré les dettes de son cœur, immortalisa bientôt Mentor et Alcinoüs, en faisant de l'un l'oracle de toute sagesse, de l'autre le modèle de la félicité de l'homme champêtre, recueilli, après une vie agitée, dans la culture de ses jardins. Il fit d'Ithaque la scène de son poëme de l'*Odyssée*, il y trouva les traditions de son héros Ulysse, il les grava dans ses souvenirs, et il fit de cette petite île une grande mémoire.

Le repos dans le domaine d'Alcinoüs, les

soins de Mentor, les baumes des médecins d'Ithaque, dont il donna le nom à ces hommes divins qui guérissent les blessures des mortels, lui rendirent la vie et la santé.

Mentès, fidèle à sa promesse, traversa la mer Égée pour venir le reprendre à Ithaque. Homère navigua encore plusieurs années avec lui. Frappé une seconde fois de cécité dans le port de Colophon, il y fut laissé pour se guérir par Mentès, comme il avait été déposé à Ithaque. Mais ni le séjour sur terre, ni l'art du médecin ne purent prévaloir contre la volonté des dieux : il devint aveugle, et le tableau de la nature qu'il avait tant contemplé s'effaça complétement devant ses yeux. Ce tableau n'en fut que plus

coloré, plus vif et plus en relief dans son imagination. Ce qu'il ne voyait plus au dehors, il le revit en dedans ; la mémoire lui rendit tout. Le regret même de cette lumière du jour, de cette face des mers et des terres, des hommes qu'il cessait de voir, donna quelque chose de plus pénétrant et de plus mélancolique à ce souvenir du monde disparu. Il retourna sa vision en lui-même, et il peignit mieux ce qu'il s'affligeait de ne plus regarder.

VII

La première image qui lui remonte au cœur après avoir perdu tout espoir de guérison, fut celle de la patrie. L'oiseau blessé cherche à s'abattre sur le nid qui l'a vu naître. Il se fit rapporter à Smyrne, dans la maison de Phémius et près du tombeau de Crithéis, sa mère. Il y rouvrit une école ; mais sa longue absence avait fait oublier

son nom et son art à ses concitoyens, d'autres avaient pris sa place dans la renommée. Sa cécité semblait un signe de la colère des dieux. On ne croyait pas qu'un homme privé du plus nécessaire de ses sens pût enseigner le plus sublime des arts. Sa voix retentit dans le vide, son école resta déserte, ses anciens amis ne le reconnurent pas. L'indigence le força de chanter de porte en porte des vers populaires, pour arracher à l'indifférence de ses compatriotes le pain nécessaire à sa subsistance et au salaire de l'enfant qui servait de guide à ses pas. Toujours noble et majestueux d'expressions et d'attitude dans cette humiliante condition de mendiant aveugle, il ressemblait à un dieu

de ses fables, se souvenant de sa supériorité divine quand il demandait l'aumône aux mortels. Ulysse, sous les haillons d'un mendiant dans l'*Odyssée,* est un souvenir de ce temps de sa vie immortalisé par le poëte.

Mais, soit que ses concitoyens devinssent sourds à ses chants, soit que la honte qui chasse les hommes déchus des villes où ils ont été heureux, rendît le séjour de Smyrne plus cruel que la faim au cœur d'Homère, il en sortit pour aller chercher de ville en ville des auditeurs plus compatissants. Il traversa à pied la plaine de l'Hermus pour aller d'abord à Cymé, patrie de sa mère et de son aïeul, où il espérait sans doute retrouver quelques souvenirs d'eux

dans des vieillards amis des parents de son nom. La lassitude l'arrêta d'abord à Néotichos, petite ville naissante, colonie de Cymé, bâtie au pied du mont Sédène et au bord de l'Hermus. Comme il est d'usage parmi les mendiants qui lient conversation avec les pauvres artisans plutôt qu'avec les riches, parce que les uns travaillent en plein air tandis que les autres sont à l'abri dans leurs maisons ou dans leurs jardins, Homère entra dans l'atelier d'un corroyeur qui tannait le cuir, et il improvisa ses premiers vers aux fils de Cymé :

« O vous qui habitez la ville répandue sur la colline, au pied du mont Sédène couronné de sombres forêts, et qui buvez les

ondes fraîches de l'Hermus au lit écumant, plaignez l'homme errant qui n'a point de demeure à lui, et prêtez lui le seuil et le foyer de l'hospitalité. »

Le corroyeur, ému de compassion et sensible à l'accent de cette supplication chantée en vers à sa porte, fit entrer Homère, lui offrit un siége dans son atelier et un asile dans sa maison. La merveille de ce mendiant qui parlait la langue des dieux se répandit de bouche en bouche dans la ville ; la foule s'attroupa à la porte du corroyeur ; les principaux d'entre le peuple entrèrent dans la boutique, et, s'asseyant autour de l'aveugle, ils se complurent à l'interroger et à lui faire réciter ses vers bien avant dans

la nuit. Il récita un poëme héroïque sur la ville de Thèbes, chère aux Grecs, et des hymnes aux dieux immortels, qui remplirent ses auditeurs de patriotisme et de piété: La patrie et le ciel sont les deux notes qui résonnent le plus universellement dans l'âme des hommes réunis. Ils le prirent pour un mendiant divin qui cachait le dieu sous l'humanité. L'entretien se prolongea et se détourna ensuite, entre Homère et les sages de la ville, sur les plus belles poésies qu'Orphée et ses disciples avaient répandues dans la mémoire du peuple. Il les jugea et les loua en homme capable de les égaler. Il révéla dans le sublime inspiré le souverain artiste. Ses auditeurs le supplièrent d'hono-

rer leur ville par un long séjour ; ils envièrent au corroyeur la gloire d'avoir été le premier hôte de cet inconnu ; ils lui envoyèrent des présents pour avoir leur part et leur gloire dans l'hospitalité que le tanneur de cuir donnait au chantre des dieux.

VIII

Il vécut de sa lyre un certain temps à Neotichos. On montrait encore, du temps d'Hérodote, la place où il s'asseyait pour réciter ses vers et le peuplier antique dont les premières feuilles étaient tombées sur son front.

Ayant épuisé l'étonnement et l'admiration des habitants, il craignit qu'une plus longue

hospitalité ne leur fût importune, et il partit aussi pauvre qu'il était arrivé, ne leur ayant emprunté que la vie. Il dirigea ses pas vers Cymé, et composa, en marchant, quelques vers à l'honneur des Cyméens, pour mériter d'eux un bon accueil. Il passa par Larisse. A la demande des citoyens, il leur dicta une inscription en vers sur une colonne élevée à la mémoire d'un roi qui leur était cher : ces vers subsistent encore. Arrivé aux portes de Cymé, il se nomma, il se fit reconnaître pour un descendant des Cyméens. Introduit dans l'assemblée des vieillards, il les enchanta par ses poëmes. Charmé lui-même de rencontrer des hommes si amoureux de la lyre, il prit l'engage-

ment de rester au milieu d'eux et de donner l'immortalité à leur patrie, si la ville voulait seulement lui assurer l'abri et la subsistance. Les vieillards l'engagèrent à se présenter devant le sénat, pour faire ratifier ce contrat entre ses concitoyens et lui. Un cortége d'admirateurs l'y accompagna. Debout devant les sénateurs, il renouvela sa demande, puis se retira, après avoir chanté, pour attendre la décision des grands. Tous inclinaient à nourrir Homère pour ce salaire de mémoire et de gloire qu'il promettait à la ville. Mais un homme se leva, un de ces hommes chagrins qui se croient plus sages que la foule parce qu'ils n'ont ni ses enthousiasmes ni son cœur. Il représenta que, si

la ville s'engageait ainsi à recueillir et à nourrir tous les chantres aveugles errants dans l'Ionie, elle ruinerait le trésor public. Le sénat, ne voulant pas paraître moins sage et moins économe des deniers du peuple que ce sénateur, changea d'avis et refusa l'hospitalité à Homère. Le chef du sénat fut chargé d'aller communiquer cette dure réponse au poëte : il s'assit sur une pierre à côté de lui, et tâcha d'adoucir ce refus par les considérations de prudence et d'intérêt public qui avaient déterminé le vote du sénat. Homère, contristé et indigné de la dureté de ses concitoyens, éclata en gémissements et en reproches devant la foule attendrie qui l'entourait :

« A quel sort misérable, s'écriait-il en chantant et pleurant à la fois, les dieux m'ont-ils abandonné ? Bercé sur les genoux d'une tendre mère, j'ai sucé son lait dans cette ville, dont les plages sont baignées par les flots de la mer, et dont le Mélès, désormais sacré, arrose les jardins. Poursuivi par l'infortune, et les yeux privés de la lumière du jour, je venais ici, patrie de ma mère, pour y conduire avec moi les Muses, filles aimables de Jupiter, et pour assurer une éternelle renommée à Cymé !... et ses habitants refusent d'entendre leurs voix divines ! Qu'ils soient déshérités de tout souvenir, et qu'ils subissent les peines dues à ceux qui insultent au malheur et qui repoussent l'in-

digent! Mais moi, reprit-il, je saurai d'un cœur ferme supporter, quel qu'il soit, le destin que les dieux m'ont fait en m'infligeant la vie! Déjà mes pieds impatients m'entraînent d'eux-mêmes loin de cette ville ingrate! »

Il partit, en demandant aux dieux que Cymé ne donnât jamais naissance à un chantre capable de léguer la renommée à sa patrie.

IX

Il se traîna jusqu'à Phocée, autre colonie grecque de l'Ionie, qui devint le berceau de Marseille. Le golfe, entouré de rochers et ombragé de platanes, ressemble à un port creusé par la seule nature pour attirer sur les bords un peuple de navigateurs. La poésie fleurissait à Phocée plus qu'ailleurs, parce que la mer inspire la rêverie et le

chant. Il y avait une école de chant célèbre dans la ville, tenue par un homme éloquent, mais jaloux et astucieux, qui connaissait le génie d'Homère par les recits des marchands de Smyrne, voisine de Phocée. Il se nommait Thestoride. En apprenant l'arrivée du pauvre aveugle, Thestoride feignit d'être ému d'une généreuse pitié. Il alla au-devant de lui et lui offrit dans son école le toit et la table, à condition qu'Homère transcrirait pour lui les poëmes qu'il avait chantés dans ses voyages et tous ceux que les Muses lui inspireraient à l'avenir. Homère, contraint par la misère et la cécité, consentit à ces dures exigences de Thestoride, et vendit son génie pour gagner sa vie.

Ce fut là qu'il écrivit le plus accompli de ses poëmes, l'*Iliade*, œuvre à la fois nationale et religieuse, où les mœurs des Grecs, les exploits de leurs héros et les fables de leurs dieux sont chantés dans des vers qu'aucune langue n'égala jamais.

Cependant Thestoride ayant enrichi sa mémoire d'un grand nombre de vers achetés de son hôte, et craignant que le larcin ne fût trop facilement découvert s'il les récitait comme siens à Phocée, alla établir une école dans l'île de Chio. Là il s'enrichit en chantant et en vendant les dépouilles d'Homère, pendant que le véritable auteur languissait et mendiait lui-même à Phocée.

Mais c'était peu de se voir dérober sa gloire, il fut accusé de dérober lui-même celle de Thestoride. Des matelots revenant de Chio où ils avaient entendu ce rapsode, et entendant Homère réciter sur le port de Phocée les mêmes vers, déclarèrent que ces chants étaient d'un poëte de Chio. A ce dernier coup du sort, Homère, patient jusque-là, s'indigna contre cette dérision des dieux. Il voulut aller confondre son calomniateur à Chio. Il supplia des matelots qui partaient pour cette île de le recevoir sur leur barque, promettant de leur payer le prix de sa traversée en poëmes dont les Grecs des plus humbles professions étaient amoureux. Ces matelots compatissants le prirent à bord,

comme un gage de la protection des dieux. Il chanta pour eux tout le jour. Ils le déposèrent, la nuit, sur un écueil de l'île où ils ne descendirent pas eux-mêmes. Il s'endormit près du rivage sous un pin, dont un fruit secoué par le vent tomba sur sa tête. Ce pin lui rappela les bois de Cymé, sa patrie, et l'ingratitude de la ville à l'ombre de laquelle il était allé en vain chercher l'abri de sa vie. Il exprima un amer souvenir dans des vers adressés à l'arbre. Se levant enfin, il essaya de trouver à tâtons sa route vers la ville. Le bêlement d'un troupeau de chèvres l'attire par le bruit, qui lui fait espérer le voisinage d'un berger. Des chiens de garde se jettent sur

ses haillons en aboyant. Le berger, nommé Glaucus, les rappelle et court vers le voyageur pour le délivrer de la dent des chiens. Émú de pitié, il ne peut comprendre comment un homme privé de la vue a pu gravir seul cette côte escarpée. Il prend Homère par la main, le conduit dans sa cabane, allume du feu, prépare sa table frugale, et y fait asseoir avec lui le poëte, les chiens aboyant à leurs pieds pour demander leur part du repas.

Homère improvisa en vers des conseils aux bergers, pour discipliner ces vigilants gardiens des troupeaux. Il se souvint plus tard de cette aventure, et il se retraça lui-même dans l'*Odyssée,* sous la figure d'Ulysse

grondé, puis reconnu par son chien. L'imagination ne se compose que des lambeaux de la mémoire.

Après le repas, Homère entretint le berger des lieux, des choses, des hommes qu'il avait vus dans ses longs voyages; et il lui chanta les plus belles parties de ses poëmes qui retracent la vie pastorale ou la vie des matelots. Le berger, fasciné par la science, la sagesse et la poésie de son hôte, oubliait les heures de la nuit. Ils s'endormirent enfin sur les mêmes feuilles.

X

Avant l'aurore, le berger, laissant Homère endormi dans sa cabane, alla à la ville voisine raconter à son maître la rencontre qu'il avait faite de ce divin vieillard et l'hospitalité qu'il lui avait donnée. Le maître lui reprocha son imprudence de s'être fié ainsi aux belles paroles d'un inconnu. Il ordonna cependant à Glaucus de lui amener son

hôte à Bolisse, pour qu'il jugeât lui-même des merveilles de cet étranger. Homère suivit le berger, charma le maître par son entretien et par ses vers. On lui confia l'éducation des enfants de la maison. Au bruit de son arrivée dans l'île de Chio, Thestoride, tremblant d'être démenti et confondu par la présence de celui dont il avait volé la gloire, s'enfuit de l'île et alla cacher ailleurs sa honte et son nom.

Après avoir élevé les enfants du maître de Glaucus à Bolisse, Homère, de plus en plus célèbre, alla fonder une école publique dans la ville maritime de Chio, capitale de l'île. Il retrouva sur cette terre étrangère toute la faveur populaire qu'il n'avait pu re-

trouver à Smyrne, sa patrie. La jeunesse de l'île se pressait en foule à ses leçons ; il devint assez riche des dons des pères et des mères pour se donner à lui-même la douceur d'une famille. Il épousa une fille de l'île, qui préféra en lui la lumière divine du génie à la lumière des yeux. On peut juger de l'amour qu'il eut pour elle par les délicieuses peintures de la tendresse conjugale, dont il attendrit partout ses récits. Il eut pour fruits de cet amour tardif deux filles : l'une mourut dans sa fleur, l'autre se maria à Chio et perpétua son sang dans cette île devenue la patrie de sa vieillesse.

Ce fut dans la douce aisance et dans le

loisir de sa vie d'époux et de père à Chio qu'il composa l'*Odyssée*, poëme de sa vieillesse, résumé de ses voyages, de ses impressions, de ses infortunes et de son bonheur, dans lequel il fait revivre, agir et parler, sous des noms chers à sa mémoire, lui-même et tous les personnages qui revivaient par leurs bienfaits dans son cœur :

Phémius, « son cher maître et son second père, qui l'emporte sur tous les mortels dans l'art des chants, et qui pressant du doigt les fibres de la lyre, prélude à ses récits mélodieux ; »

Mentès, son ami et son pilote de mer en mer, dont il dit :

« Je me glorifie du nom de *Mentès*, fils du

généreux Anchyale ; je commande aux Taphiens consommés dans l'art de gouverner les navires sur les flots ; »

Pénélope, sous le nom de laquelle il célèbre « la beauté et la fidélité d'une chaste épouse que ni les séductions, ni l'or des jeunes prétendants, ni les bruits répandus de la mort d'Ulysse, ni les absences, ni les adversités, ni les haillons de son mari, ne peuvent détacher de son amour et de sa religion du lit conjugal ; »

Tychyus, l'ouvrier tanneur qui lui donna le premier l'hospitalité à Neotichos et dont il éternise, en passant le nom sur le bouclier d'Ajax :

« Ajax porte un bouclier d'airain, sem-

blable au flanc arrondi d'une tour ; sept peaux de bœuf, les unes sur les autres, recouvrent le bouclier. Elles sortent des mains de Tychius, le plus habile des enfants de Neotichos dans l'art de tanner, de couper et de coudre le cuir. »

Il n'oublia pas même ses esclaves, et le fidèle vieillard *Eumée* est sans doute le souvenir poétisé d'un de ces vieux serviteurs que l'attachement et les années incorporent à la famille et qui en suivent les prospérités et les décadences comme l'ombre de l'arbre domestique croît et décroît sur le seuil avec les printemps et les hivers.

Le bruit de sa renommée se répandit tard, mais immense, avec ses vers, d'île en île,

de port en port, dans l'Ionie et dans toute la Grèce. Chaque navire, en partant de Chio, emportait un lambeau de ses poëmes dans la mémoire des matelots ou des guerriers; chaque voile, en abordant l'île dont il avait fait son séjour, lui amenait des admirateurs et des disciples. Il vieillissait dans la gloire plus que dans les années. Historien de la Grèce autant que son poëte, chaque ville, chaque colonie, chaque famille du continent ou des îles le suppliait de donner la mémoire à son nom, à ses exploits ou à ses fables. Il était, comme Minos, juge des vivants et des morts; il tenait les clefs de l'avenir, grand prêtre de la postérité, cette divinité qui passionne tous les grands cœurs!

Jamais la poésie sur la terre n'exerça une telle souveraineté avant les prophètes. Le génie s'était fait plus que roi, il s'était fait dieu, le dieu de l'immortalité humaine.

XI

Chaque terre de la Grèce voulait garder la trace du pied de cet aveugle, que chaque terre avait repoussé quelques années auparavant. Les citoyens et les envoyés des villes venaient en députation le chercher sur leur vaisseau et le supplier de visiter la Grèce pleine de son nom.

Il céda, au terme de ses années, à ces ins-

tances de sa patrie. Il avait sans doute perdu la compagne de sa vie, qui l'aurait retenu, si elle eût vécu encore, dans le foyer de ses jours heureux, dont le vieillard ne doit pas s'écarter, de peur d'égarer son tombeau. Il partit pour visiter une dernière fois toute la Grèce, patrie de ses vers et de son nom. Il navigua d'abord vers l'île montueuse de Samos. Il y débarqua le jour où l'on y célébrait une fête en l'honneur des dieux. Reconnu, au moment où il descendait sur la plage, par un habitant de l'île qui l'avait entendu à Chio, le bruit de l'arrivée du poëte se répandit à l'instant dans la ville ; les Samiens accoururent et le prièrent d'illustrer de sa présence leur cérémonie. Il se rendit

au temple avec le cortége; et, étant arrivé sur le seuil au moment où l'on venait d'allumer le feu sacré :

« O Samiens ! chanta-t-il en vers inspirés par la lueur du feu domestique, les enfants sont la gloire des pères, les tours sont la force des villes, les coursiers sont la beauté des prairies où ils bondissent, les vaisseaux sont la grâce des mers, les richesses sont la prospérité des maisons ; les chefs et les vieillards, assis sur leurs trônes dans la place publique, sont un des plus majestueux spectacles que les yeux des hommes puissent contempler. Mais il n'est rien sur la terre de plus auguste et de plus pieux que la demeure d'une famille éclairée par le feu du foyer. »

Les Samiens, ravis de l'honneur que cet hôte faisait à leur île, lui donnèrent la place la plus élevée au festin et le reconduisirent en grande pompe à la maison où son lit était préparé.

Le lendemain, en se promenant dans l'île dont il se faisait décrire les sites et les villes pour reconnaître avec l'esprit ce qu'il avait vu jadis avec les yeux, il passa près d'un four allumé où des potiers de terre façonnaient des vases et cuisaient l'argile. Il fut encore reconnu et entouré par ces ouvriers. Ils le prièrent de s'arrèter un moment auprès de leur atelier et de leur chanter quelques vers propres à immortaliser leur art; ils lui offrirent, pour prix de sa

condescendance, les plus belles œuvres de leurs mains. Homère sourit, s'assit sur une amphore renversée et leur chanta ces vers, célèbres depuis dans les ateliers des mouleurs d'argile sous le titre de *la Fournaise*.

« O vous, qui pétrissez l'argile et qui m'offrez une coupe en salaire de mes vers! écoutez un de mes chants!

« Je t'invoque, ô Minerve, déesse industrieuse! Daigne descendre au milieu de ces hommes et prêter ta main habile à leur travail! Que les vases qui vont sortir de cette fournaise, et surtout ceux qui sont destinés aux autels des dieux, se colorent également sous la vapeur enflammée des briques! Qu'ils se durcissent par degré à

un feu sagement gradué, et qu'ils se vendent, recherchés pour leur élégance et leur solidité, dans les rues et dans les marchés de la Grèce, afin que leur prix fassent l'aisance de l'ouvrier et ne démente pas l'éloge du poëte! Mais si vous voulez me tromper, moi, aveugle, et ne pas me donner les coupes offertes, j'invoque contre votre fourneau les fléaux des dieux!... Que le feu dévore votre poterie, que le four fasse entendre un bruit semblable aux grincements de dents d'un cheval furieux!... Que le potier gémissant contemple en larmes sa ruine... et que personne ne puisse se baisser pour regarder dans le four sans avoir le visage rongé par la réverbération de

la flamme qui consumera vos vases!... »

Il passa l'hiver entier à Samos. Bien qu'il ne fût plus contraint par l'indigence à vendre ses chants pour un morceau de pain, il continua à chanter de temps en temps par reconnaissance pour les habitants hospitaliers de l'île, des vers appropriés aux fortunes ou aux conditions des maisons qu'il visitait dans ses doux et derniers loisirs. Un enfant le guidait dans les rues des villes ou dans les sentiers des campagnes. La mémoire des Samiens a gardé de père en fils quelques-unes de ces bénédictions poétiques de l'aveugle de Chio, comme des médailles qu'on retrouve çà et là dans le sable de ces plages.

Homère, en souvenir de son ancienne mendicité, portait à la main, à l'exemple des mendiants antiques, une branche d'arbre garnie de ses feuilles.

« Nous voici arrivés, chantait-il à l'enfant son guide, près de la vaste maison qu'habite un citoyen opulent, maison qui retentit sans cesse du bruit des clients et des serviteurs. Que ses portes s'ouvrent pour laisser entrer la fortune, et, avec elle, la sérénité et le loisir! Qu'aucune amphore ne reste jamais vide dans cette heureuse demeure, et que la huche y soit toujours pleine de fleur de farine! Que la jeune épouse du fils de la maison, toutes les fois qu'elle en sort, soit traînée sur un char, et que les mules

aux pieds durs la ramènent de même dans sa demeure, où, les pieds posés sur un tabouret incrusté d'ambre, elle travaille de l'aiguille à ourdir un riche tissu. Quant à moi, je reviendrai à ce toit, seulement comme y revient l'hirondelle au retour de l'année... »

Les petits enfants de Samos ont chanté longtemps ces vers de porte en porte, en allant quêter aux fêtes religieuses consacrées à la bienfaisance et à la mendicité.

XII

Au retour du printemps, des vagues aplanies et des vents tièdes, il reprit sa navigation vers le golfe d'Athènes. Les matelots du navire qui le portait ayant été retenus par la tempête dans la rade de la petite île d'Ios, Homère sentit que la vie se retirait de lui. Il se fit transporter au bord de l'île pour mourir plus en paix, couché au soleil,

sur le sable du rivage. Ses compagnons lui avaient dressé une couche sous la voile, auprès de la mer. Les habitants riches de la ville éloignée du rivage, informés de la présence et de la maladie du poëte, descendirent de la colline pour lui offrir leur demeure et pour lui apporter des soulagements, des dons et des hommages. Les bergers, les pêcheurs et les matelots de la côte accoururent pour lui demander des oracles, comme à une voix des dieux sur la terre. Il continua à parler en langage divin avec les hommes lettrés et à s'entretenir, jusqu'à son dernier soupir, avec les hommes simples dont il avait décrit tant de fois les mœurs, les travaux et les misères dans

ses poëmes. Son âme avait passé tout entière dans leur mémoire avec ses chants ; en la rendant aux dieux, il ne l'enlevait pas à la terre. Elle était devenue l'âme de toute la Grèce ; elle allait devenir bientôt celle de toute l'antiquité.

Après qu'il eut expiré sur cette plage, au bord des flots, comme un naufragé de la vie, l'enfant qui servait de lumières à ses pas, ses compagnons, les habitants de la ville, les pêcheurs de la côte lui creusèrent une tombe dans le sable, à la place même où il avait voulu mourir. Ils y roulèrent une roche, sur laquelle ils gravèrent au ciseau ces mots :

« Cette plage recouvre la tête sacrée du divin Homère. »

Ios garda à jamais la cendre de celui à qui elle avait donné ainsi la suprême hospitalité. La tombe d'Homère consacra cette île, jusque-là obscure, plus que n'aurait fait son berceau que sept villes se disputent encore. La tradition de la plage où le vieillard aveugle fut enseveli se perdit heureusement dans la suite des temps et dans les vicissitudes de l'île. Nulle rivalité de funérailles, de monument ou de vaine piété ne troubla son dernier sommeil. Sa sépulture fut dans tous les souvenirs, son monument dans ses propres vers. On montre seulement dans l'île de Chio, près de la ville, un banc de

pierre semblable à un cirque et ombragé par un platane qui s'est renouvelé, depuis trois mille ans, par ses rejetons, qu'on appelle l'École d'Homère. C'est là, dit-on, que l'aveugle se faisait conduire par ses filles, et qu'il enseignait et chantait ses poëmes. De ce site on aperçoit les deux mers, les caps de l'Ionie, les sommets neigeux de l'Olympe, les plages dorées des îles, les voiles qui se plient en entrant dans leurs anses, ou se déploient en sortant des ports. Ses filles voyaient pour lui ces spectacles, dont la magnificence et la variété auraient distrait ses inspirations. La nature, cruelle et consolatrice, semblait avoir voulu le recueillir tout entier dans ces spectales inté-

rieurs, en jetant un voile sur sa vue. C'est depuis cette époque, dit-on dans les îles de l'Archipel, que les hommes attribuèrent à la cécité le don d'inspirer le chant, et que les bergers impitoyables crevèrent les yeux aux rossignols, pour ajouter à l'instinct de la mélodie dans l'âme et dans la voix de ce pauvre oiseau.

XIII

Voilà l'histoire d'Homère. Elle est simple comme la nature, triste comme la vie. Elle consiste à souffrir et à chanter. C'est, en général, la destinée des poëtes. Les fibres qu'on ne torture pas ne rendent que peu de sons. La poésie est un cri : nul ne le jette bien retentissant, s'il n'a été frappé au cœur. Job n'a crié à Dieu que sur son fumier et

dans ses angoisses. De nos jours comme dans l'antiquité, il faut que les hommes qui sont doués de ce don choisissent entre leur génie et leur bonheur, entre la vie et l'immortalité.

Et, maintenant, la poésie vaut-elle ce sacrifice? Quelle fut l'influence d'Homère sur la civilisation, et en quoi mérita-t-il le nom de civilisateur?

Pour répondre à cette question, il suffit de lire.

Supposez, dans l'enfance ou dans l'adolescence du monde, un homme à demi sauvage, doué seulement de ces instincts élémentaires, grossiers, féroces, qui formaient le fond de notre nature brute, avant que la

société, la religion, les arts eussent pétri, adouci, vivifié, spiritualisé, sanctifié le cœur humain ; supposez qu'à un tel homme, isolé au milieu des forêts et livré à ses appétits sensuels, un esprit céleste apprenne l'art de lire les caractères gravés sur le papyrus, et qu'il disparaisse après en lui laissant seulement entre les mains les poésies d'Homère ! L'homme sauvage lit, et un monde nouveau apparaît page par page à ses yeux. Il sent éclore en lui des milliers de pensées, d'images, de sentiments qui lui étaient inconnus ; de matériel qu'il était un moment avant d'avoir ouvert ce livre, il devient un être intellectuel et bientôt après un être moral. Homère lui révèle d'abord un monde

supérieur, une immortalité de l'âme, un jugement de nos actions après la vie, une justice souveraine, une expiation, une rémunération selon nos vertus ou nos crimes, des cieux et des enfers, tout cela altéré de fables ou d'allégories sans doute, mais tout cela visible et transparent sous les symboles, comme la forme sous le vêtement qui la révèle en la voilant. Il lui apprend ensuite la gloire, cette passion de l'estime mutuelle et de l'estime éternelle, donnée aux hommes comme l'instinct le plus rapproché de la vertu. Il lui apprend le patriotisme dans les exploits de ces héros qui quittent leur royaume paternel, qui s'arrachent des bras de leurs mères et de leurs épouses pour

aller sacrifier leur sang dans des expéditions nationales, comme la guerre de Troie, pour illustrer leur commune patrie; il lui apprend les calamités de ces guerres dans les assauts et les incendies de la cité troyenne; il lui apprend l'amitié dans Achille et Patrocle, la sagesse dans Mentor, la fidélité conjugale dans Andromaque, la piété pour la vieillesse dans le vieux Priam, à qui Achille rend en pleurant le corps de son fils Hector; l'horreur pour l'outrage des morts dans ce cadavre d'Hector traîné sept fois autour des murs de la patrie; la piété dans Astyanax, son fils, emmené en esclavage, dans le sein de sa mère, par les Grecs; la vengeance des dieux dans la mort précoce

d'Achille; les suites de l'infidélité dans Hélène; le mépris pour la trahison du foyer domestique dans Ménélas; la sainteté des lois; l'utilité des métiers, l'invention et la beauté des arts: partout, enfin, l'interprétation des images de la nature, contenant toutes un sens moral, révélé dans chacun de ses phénomènes sur la terre, sur la mer, dans le ciel; sorte d'alphabet entre Dieu et l'homme, si complet et si bien épelé dans les vers d'Homère, que le monde moral et le monde matériel, réfléchis l'un dans l'autre comme le firmament dans l'eau, semblent n'être plus qu'une seule pensée et ne parler qu'une seule et même langue à l'intelligence de l'aveugle divin! Et cette langue

encore cadencée par un tel rhythme de la mesure et pleine d'une telle musique des mots, que chaque pensée semble entrer dans l'âme par l'oreille, non-seulement comme une intelligence, mais aussi comme une volupté !

N'est-il pas évident qu'après un long et familier entretien avec ce livre, l'homme brutal et féroce aurait disparu, et l'homme intellectuel et moral serait éclos dans ce barbare auquel les dieux auraient ainsi enseigné Homère ?

Eh bien, ce qu'un tel poëte aurait fait pour ce seul homme, Homère le fit pour tout un peuple. A peine la mort eut-elle interrompu ses chants divins, que les *Rap-*

sodes ou les *Homérides*, chantres ambulants, l'oreille et la mémoire encore pleines de ces vers, se répandirent dans toutes les îles et dans toutes les villes de la Grèce, emportant à l'envi chacun un des fragments mutilés de ses poëmes et les récitant de génération en génération aux fêtes publiques, aux cérémonies religieuses, aux foyers des palais ou des cabanes, aux écoles des petits enfants ; en sorte qu'une race entière devint l'édition vivante et impérissable de ce livre universel de la primitive antiquité. Sous Ptolémée Philopator, les Smyrnéens lui érigèrent des temples et les Argiens lui rendirent les honneurs divins. L'âme d'un seul homme souffla pendant deux mille ans

sur cette partie de l'univers. En 884 avant J.-C., Lycurgue rapporta à Sparte les vers d'Homère pour en nourrir l'âme des citoyens. Puis vint Solon, ce fondateur de la démocratie d'Athènes, qui, plus homme d'État que Platon, sentit ce qu'il y avait de civilisation dans le génie, et qui fit recueillir ces chants épars comme les Romains recueillirent plus tard les pages divines de la *Sybille.* Puis vint Alexandre le Grand, qui, passionné pour l'immortalité de sa renommée, et sachant que la clef de l'avenir est dans la main des poëtes, fit faire une cassette d'une richesse merveilleuse pour y enfermer les chants d'Homère, et qui les plaçait toujours sous son chevet pour avoir

des songes divins. Puis vinrent les Romains, qui, de toutes leurs conquêtes en Grèce, n'estimèrent rien à l'égal de la conquête des poëmes d'Homère, et dont tous les poëtes ne furent que les échos prolongés de cette voix de Chio. Puis vinrent les ténèbres des âges barbares, qui enveloppèrent près de mille ans l'Occident d'ignorance, et qui ne commencèrent à se dissiper qu'à l'époque où les manuscrits d'Homère retrouvés dans les cendres du paganisme redevinrent l'étude la source et l'enthousiasme de l'esprit humain. En sorte que le monde ancien, histoire, poésie, arts, métiers, civilisation, mœurs, religion, est tout entier dans Homère; que le monde littéraire

même moderne procède à moitié de lui, et que, devant ce premier et ce dernier des chantres inspirés, aucun homme, quel qu'il soit, ne pourrait, sans rougir, se donner à lui-même le nom de poëte. Demander si un tel homme peut compter au rang des civilisateurs du genre humain, c'est demander si le génie est une clarté ou une obscurité sur le monde; c'est renouveler le blasphème de Platon; c'est chasser les poëtes de la civilisation; c'est mutiler l'humanité dans son plus sublime organe, l'organe de l'infini! c'est renvoyer à Dieu ces plus souveraines facultés, de peur qu'elles n'offusquent les yeux jaloux et qu'elles ne fassent paraître le monde réel trop obscur et trop petit, com-

7.

paré à la splendeur de l'imagination et à la grandeur de la nature !

FIN DE HOMÈRE

SOCRATE

I

Tout le monde connaît ce nom, synonyme de sagesse ; un petit nombre connaît sa doctrine ; nul ne connaît de sa vie que ses conversations et sa mort.

Ce n'est pas un prophète, ce n'est pas un

révélateur, ce n'est pas un fondateur de religion ou de secte; il ne parle pas aux hommes au nom de Dieu, il ne leur impose aucune foi, il ne s'enveloppe pas de mystères, il ne promulgue point d'oracles, il ne fait pas de prodiges; il est homme, il subit tout de l'humanité, jusqu'à ses faiblesses et à ses doutes. Mais il vit bien, il parle bien, il meurt bien, c'est-à-dire qu'il accomplit simplement, dans toute son humilité et dans toute sa grandeur, ce rôle que la Providence impose à tout homme ici-bas : penser juste, vivre honnêtement, mourir avec espérance!

Tel est Socrate, la plus pure incarnation

du bon sens et de la philsosophie pratique que la Grèce, sa patrie, ait montrée à l'antiquité.

II

Nous ne dirons que peu de chose de sa vie; car vivre, pour lui, ce fut penser. Nous raconterons surtout ici sa mort, le plus bel acte de sa vie; et nous la raconterons dans la langue où l'on doit éterniser les choses éternelles, c'est-à-dire dans la langue des vers. Nos lecteurs trouveront peut-être quelque diversion imprévue, mais permise

à l'aridité de nos récits en prose, dans ce chant épique et philosophique, composé par nous à un âge où l'homme chante avant de raisonner. A vingt ans il ne sort du cœur que des hymnes : c'était notre âge quand nous écrivîmes cette mort de Socrate.

III

Socrate était d'Athènes, capitale politique, policée, lettrée, artistique, de cette Grèce qui était alors surtout la capitale de l'esprit humain. Il était fils d'un pauvre sculpteur et d'une sage-femme. On assure que ces deux métiers, qui nourrissaient sa famille, lui donnèrent, avec les premières impressions de son enfance, les premières

vocations de son génie : comme son père le scultpteur, adorer le beau, le rechercher, le reproduire dans l'âme comme l'artisan le reproduisait dans la pierre; comme sa mère, aider l'homme à naître à la lumière et l'enfanter à la vérité.

Le jeune Socrate eut plus de peine et plus de mérite qu'un autre homme à dégrossir et à sculpter en lui-même ce modèle du beau intellectuel qui fut la passion et le travail de sa vie. La nature ne lui avait donné en le formant aucune de ces noblesses ou de ces grâces corporelles dont sont doués en général ces favoris de la Providence, qui portent dans leurs traits les signes extérieurs de cette beauté et de cette vertu rayonnant

de leur âme à travers l'enveloppe des sens. Il était petit de taille, lourd de stature; il avait les épaules hautes et larges comme celles d'un homme destiné à transporter les blocs de marbre dans l'atelier de son père, le cou gros et court, la tête ronde et non allongée en ovale, la bouche trivialement fendue pour le rire, les lèvres épaisses pour la sensualité, le nez informe et relevé de Silène, les yeux railleurs, le front rude, proéminent et mal ébauché. Tout ce visage, quoique souverainement intelligent dans son expression générale, annonçait plutôt les instincts charnels et les appétits grossiers de l'homme de peine que les divines aspirations de l'homme de pensée.

C'est de cette forme inculte, rebelle et lourde, qu'il fallait faire sortir à force de coups de ciseau la plus pure beauté morale et la plus immatérielle image de la vertu qui ait jamais ravi la Grèce antique. Ce fut l'œuvre de la vie de Socrate. Il se dit, en regardant les blocs de pierre ébauchés par le marteau de son père :

« Puisque la beauté sort de là, je la ferai sortir de moi-même. »

Il se dit en entendant raconter à sa mère les souffrances des mères qu'elle avait accouchées dans sa journée :

« Puisque l'homme physique naît avec tant de gémissements et tant d'efforts, ni

efforts ni gémissements ne me coûteront pour faire naître l'homme intellectuel et moral à la vérité et à la vertu ! »

IV

Socrate prit le métier de son père, il gagna sa vie dans l'atelier. Seulement le père n'était qu'artisan, le fils devint promptement artiste : le type idéal et exquis de beauté qu'il portait en lui éclata bientôt sous sa main en contours, en attitudes, en visages plus parfaits que les ébauches de son père. On montrait, dit Xénophon, son

disciple et son historien, un groupe des trois Grâces voilées sculpté avec tant de bonheur par le jeune Socrate qu'il pouvait supporter, sans trop d'infériorité, le voisinage des plus divines statues de Phidias. Les Athéniens en décorèrent le portique du Parthénon, chef-d'œuvre d'architecture, qui ne contenait lui-même que des chefs-d'œuvre.

V

Mais Socrate aspirait secrètement à sculpter des âmes et non des pierres. Il ne donnait à sa profession que ce qui était strictement nécessaire à la vie de sa famille ; il employait tout le superflu de son temps à la réflexion, à la lecture, à l'étude, à la fréquentation des écoles de philosophie et

d'éloquence, qu'une innombrable nuée de rhéteurs et de philosophes, les uns sages, les autres chimériques ou pervers, élevaient alors de toutes parts dans Athènes. Génie éminemment sincère et critique, Socrate discernait promptement le vrai du faux dans ces doctrines. Il s'incorporait le bien, il raillait le mal. Il était la terreur et le fléau des sophistes, ces charlatans de sagesse ; il n'admettait aucune de leurs affirmations sur parole ; il leur demandait raison de tout, et, d'interrogation en interrogation les embarrassant dans leurs réponses et les forçant promptement à se contredire, il les livrait à la risée de leurs auditeurs, et se retirait heureux d'avoir prémuni l'esprit de leurs dis-

ciples contre leurs rêveries et leurs subtilités. Plein de déférence, au contraire, pour les vrais sages, il s'asseyait comme un petit enfant parmi les sectateurs d'Anaxagore. Il écoutait avec ravissement parler des dieux, de la justice, des lois, de l'immortalité, cette certitude de l'espérance. Socrate sortait de leurs leçons pénétré de mépris pour les choses passagères, qui ne sont que la route des choses éternelles. Il se considérait comme un voyageur qui fait une halte dans l'hôtellerie de la terre, mais qui ne s'attache à aucun des meubles de la maison, sachant bien qu'ils ne lui appartiennent pas et qu'il ne les emportera pas le lendemain avec lui. Il s'y reposait et s'y purifiait seulement de

toutes les souillures de la matière, pour paraître bientôt plus respectueusement devant les dieux.

VI

Mais, non content de se perfectionner lui-même, Socrate était possédé de la passion plus désintéressée et plus divine encore de perfectionner les autres. Il employait à instruire, à corriger, à édifier ses concitoyens de toutes les classes, tout le temps qu'il pouvait raisonnablement distraire de ses occupations domestiques. Souvent même, et

8.

sa femme en gémissait avec raison, il oubliait les nécessités de son propre foyer pour les méditations spéculatives dans lesquelles il restait comme anéanti, la tête entre les mains, pendant des journées entières, et pour les commerces philosophiques avec les premiers venus qui lui demandaient la sagesse.

Insensiblement la justesse profonde de ses reparties, la nouveauté de ses idées, la simplicité toujours pénétrante, inattendue, de ses démonstrations, la vulgarité des images ou des paraboles qu'il empruntait aux métiers les plus usuels de la vie pour élever l'âme de ses interlocuteurs aux plus sublimes conceptions de l'esprit, comme un or-

fèvre se sert de la plus vile poussière pour polir le diamant, attirèrent autour de Socrate un cercle de disciples.

Athènes était une république libre, riche, oisive, amoureuse de doctrines, de controverses, de sectes, de vérités, de sophismes, de mensonges même ; son gouvernement, qui se tenait sur la place publique, n'était qu'un perpétuel entretien des citoyens entre eux sur la politique, les lois, la religion, la nature, les dieux. Dans ce beau climat où l'homme vit au soleil, les portiques aérés des temples, les jardins publics, les ateliers des artistes, les boutiques ouvertes des artisans, les rues, les places, les marchés, étaient autant d'académies et d'écoles où

chacun discourait avec tous, et où le plus éloquent, le plus corrupteur ou le plus sage enlevait des groupes d'auditeurs à ses rivaux. La conversation perpétuelle était en réalité la première institution d'Athènes. Elle suppléait à ce qu'est chez nous la presse périodique depuis la découverte de l'imprimerie, avec cette différence, cependant, que la presse parle un à un à des lecteurs isolés et ne comporte ni le dialogue ni la réplique, tandis que la conversation en plein air d'Athènes se changeait en dialogues animés, et attroupait en secte ou en école les oisifs et les disciples autour du discoureur le plus écouté. C'est ce qui fit que Socrate, quoique parlant sans cesse et

de tout, n'écrivit rien ; que ses leçons furent toutes des dialogues avec ses auditeurs, et qu'après sa mort ses disciples Platon et Xénophon écrivirent de mémoire, et sous cette forme obligée de dialogues, les doctrines qu'ils avaient entendues et notées pendant la vie de leur maître.

VII

Cependant Socrate, qui était avant tout un homme de devoir et de bon sens, ne négligea aucune des fonctions de la vie civile, du soldat, du citoyen, du magistrat, de l'homme d'État, sous prétexte de dédain pour les choses du monde et de contemplation exclusive des choses d'en haut. Il comprit et il voulut montrer par son exemple

que servir les hommes, c'est le meilleur moyen de servir les dieux, et que la défense et le gouvernement de sa patrie sont des devoirs obligatoires du citoyen libre dans la république. Sa conscience, son principal sens, parce qu'elle est le sens du devoir, était si juste, si forte et si infaillible en lui, qu'elle lui paraissait physiquement une parole intérieure qui parlait dans sa poitrine et qu'il appelait de bonne foi son oracle ou son génie. Cette conscience lui commanda d'être un héros dans l'occasion pendant les guerres de sa patrie, et il le fut.

VIII

Au siége de Potidée, le jeune Alcibiade ayant été fait prisonnier par les ennemis, Socrate se jeta avec une poignée d'Athéniens dans la mêlée, dispersa les vainqueurs qui entraînaient leur proie, et ramena Alcibiade délivré au prix de son sang.

A son retour, Athènes lui ayant décerné le prix de la valeur, il proclama Alcibiade

plus brave que lui, puisqu'il était plus jeune et plus beau, et qu'en exposant sa vie il exposait davantage. A la bataile de Délium dans la Béotie, les Athéniens vaincus allaient périr tous par la faute ou par la lâcheté de leurs généraux, capricieusement nommés par les démagogues, lorsque Socrate, se précipitant à l'arrière-garde, groupant autour de lui les vétérans et faisant reculer l'ennemi, releva un autre de ses disciples, Xénophon, du champ de bataille, et le rapporta sur ses épaules au camp.

La paix le rendit à ses études et à ses disciples. L'héroïsme qu'il avait montré à l'armée, le désintéressement d'ambition, même de gloire, qu'il montra en reprenant sa pro-

fession, le désignèrent aux suffrages de la république pour les grandes magistratures auxquelles nommait le peuple. Il y montra les vertus de la politique, plus rares et plus difficiles que celles de la guerre : la justesse de vues, l'impartialité, la modération, la résistance inflexible aux entraînements, aux passions, aux fureurs populaires. Les amiraux d'Athènes n'ayant pu, après une défaite navale, donner la sépulture aux citoyens morts, furent condamnés à un injuste supplice par le peuple. Leur vie ou leur mort dépendait du vote de Socrate, qui ce jour-là présidait le sénat. Ses collègues, intimidés par les cris et par les armes de la multitude, avaient cédé le sang des généraux pour

sauver leur propre vie, Socrate offrit la sienne pour sauver les innocents. Il triompha de la colère d'Athènes, qui n'osa pas violer en lui la loi vivante. Mais de ce jour la multitude cessa de l'aimer, et les démagogues ne lui pardonnèrent jamais, depuis, de les avoir empêchés de commettre un crime. Sa mort date de ce refus dans le cœur de ses ennemis.

IX

La calomnie commença à s'attacher à son nom, et le poëte Aristophane, le Beaumarchais d'Athènes, amusa le peuple à ses dépens dans une comédie personnelle intitulée *les Nuées*. Socrate, dans cette comédie, est représenté aux yeux de la multitude comme un rêveur éveillé, suspendu entre ciel et terre, et demandant des oracles aux *Nuées*,

divinités flottantes et insaisissables, qui lui répondent au milieu des brouillards. C'est la vengeance de la routine contre la pensée et du préjugé contre la sagesse. Aristophane, vil adulateur des sottises et des superstitions chères à l'ignorance du vulgaire, soulevait à la fois le rire et la colère du peuple contre le plus sage des Athéniens : le rire en accusant Socrate de s'élever plus haut que les têtes de la foule, la colère en l'accusant de chercher dans le ciel un dieu plus immatériel que les dieux de chair qu'elle s'était forgés avec ses plus abjectes crédulités. Aristophane fut ainsi le premier meurtrier de Socrate. Ce Camille Desmoulins d'Athènes, en livrant le sage au ridicule, le

livrait d'avance au bourreau. Quand on veut tuer la victime, on commence par la dépouiller de son respect. La rage du peuple commence toujours par la risée des démagogues.

X

Toutefois la philosophie ne fut pas le vrai crime de Socrate, ce fut la politique. On ne l'accusa d'impiété envers les dieux du pays que pour masquer sous un prétexte sacré la haine qu'on lui portait à un autre titre.

Deux partis divisaient perpétuellement la république d'Athènes. Les amis d'une sage

liberté ayant pour limite et pour garantie des lois justes, et pour magistrats les citoyens les plus éclairés et les plus vertueux de la république, composaient le premier de ces partis; les anarchistes, les radicaux, les démagogues, les adulateurs de la multitude, composaient le second. C'est le parti qui bouleversait sans cesse Athènes. Socrate l'abhorrait; il ne déguisait ni son mépris pour une démagogie ignorante et turbulente, ni son indignation contre les corrupteurs de la république. Il disait hautement que la tête devait gouverner les membres dans l'État comme dans le corps humain, que l'instruction, la moralité, la vertu, étaient des conditions indispensables à l'ad-

mission des citoyens dans les assemblées publiques et dans les magistratures de la république; que tirer les magistrats au sort, c'était livrer la république au hasard; qu'il fallait les élire avec discernement et après des épreuves, gages de leur probité civique et de leur capacité. En un mot, il était partisan du suffrage populaire à plusieurs degrés dans la nomination des hommes investis de fonctions publiques. Il voulait, non l'aristocratie aveugle et souvent inique du rang ou de la richesse, mais l'aristocratie divine et personnelle de l'intelligence et de la vertu.

Ces opinions, quoique si sages, étaient en ce moment d'autant plus suspectes à

Athènes, que la république venait à peine de briser le joug des *trente tyrans*, et que demander des conditions de supériorité et d'ordre à un peuple ivre de la liberté reconquise, c'était presque, aux yeux des démagogues, paraître regretter la tyrannie. Socrate l'avait bravée cependant en face pendant qu'elle était debout; et maintenant qu'elle était renversée, il était devenu aussi odieux aux agitateurs de la populace d'Athènes qu'il avait été redoutable aux tyrans. Il subissait le sort de tous les hommes justes dans tous les siècles, proscrits par les deux excès, parce que sa conscience lui défendait de participer aux injustices d'en bas comme aux injustices d'en haut. On

cherchait un moyen de perdre cet homme dont la modération offusquait la popularité des démagogues, comme elle avait offensé quelque jours auparavant, la toute-puissance des trente tyrans.

XI

Un certain Anytus, riche citoyen d'Athènes, qui avait concouru au renversement de la tyrannie et qui avait conquis par là la faveur du peuple s'efforçait lâchement de conserver cette faveur par les plus viles condescendances à tous les caprices et à tous les préjugés de la multitude. Les multitudes aiment les superstitions, parce qu'elles

sont les servilités de l'esprit et les saintetés de l'ignorance. Anytus et ses amis résolurent d'accuser Socrate de blasphème contre les idoles, ces divinités de la foule. Un poëte infâme, nommé Mélitus, autrefois disciple de Socrate, maintenant devenu son ennemi par cette basse envie qui ne laisse pas pardonner la gloire à ceux qui ne peuvent l'atteindre, se chargea de l'accusation d'impiété contre son ancien maître.

Mélitus était un des ces hommes qui sanctifient leur haine aux yeux du peuple en l'attribuant à un zèle dévorant pour la cause des dieux. Ainsi ils impriment habilement à leur passion le caractère divin de leur cause; ils placent leurs vengeances person-

nelles au rang des choses saintes. Ils calomnient, ils outragent, ils dénoncent, ils frappent leurs ennemis au nom du ciel. Les superstitieux de bonne foi les admirent et leur tiennent compte de la persécution comme d'une piété.

Tel était Mélitus à Athènes. Il avait écrit de mauvais livres, mais il s'était constitué le vengeur du vieux culte ; il avait des clients dans le ciel. Le peuple n'osait plus le mépriser, de peur de mépriser en lui les dieux.

XII

Ce jeune homme accusa Socrate, devant les magistrats, d'introduire des croyances, des divinités, des nouveautés dans l'esprit de la jeunesse. La philosophie était suspecte au peuple parce qu'elle répandait du jour sur les mystères, et que la lumière seule est un attentat contre les ténèbres. Socrate ne voulut pas se défendre, sans doute parce

qu'il aurait fallu mentir. Il n'avait jamais commis d'autre impiété que de penser, et, bien que ses pensées s'élevassent au-dessus des misérables symboles qu'adorait alors la Grèce, il n'avait jamais insulté au culte de ses concitoyens, pensant que l'adoration de la Divinité était une chose si sainte en elle-même, qu'il ne fallait pas la contrister même quand elle se trompait de dieu. Il avait même poussé le respect et la condescendance pour le culte légal de sa patrie beaucoup trop loin pour un philosophe, en suivant (dit Xénophon) tous les rites de la religion populaire et en offrant des sacrifices aux dieux de l'Olympe dans l'intérieur de sa maison et dans les temples. Il retrouva

sa conscience plus entière et plus incorruptible devant les juges.

« Si vous me renvoyez absous, leur dit-il, à condition que je cesserai de philosopher, je vous répondrai sans hésiter : Athéniens, je vous honore et je vous aime, mais j'obéirai plutôt à Dieu qu'à vous ! »

XIII

Les juges, au nombre de cinq cent cinquante-six, se partagèrent en deux opinions. Socrate ne fut condamné qu'à la majorité de trois voix par le parti des démagogues réuni au parti des fanatiques. La loi d'Athènes, en pareil cas, autorisait le condamné à racheter sa vie par un exil ou par une amende à laquelle il était tenu de se con-

damner lui-même en se reconnaissant coupable. Socrate plaisanta jusqu'au bout avec la vie et avec la mort.

« Athéniens, dit-il avec cette ironie légère, mais amère, qui était la force, mais aussi le vice de ses discours (car l'ironie blesse en convainquant), Athéniens ! pour avoir consacré ma vie entière au service et à la moralisation de ma patrie, je me condamne moi-même à être nourri le reste de mes jours dans le Prytanée, aux dépens de la république. »

Les juges, ainsi provoqués, portèrent la sentence de mort à une forte majorité.

« Ce n'est point un mal, dit Socrate après avoir entendu son arrêt; il n'y a aucun mal

pour l'homme religieux, ni pendant sa vie, ni après sa mort. Dieu ne l'abandonne jamais. Ma mort est leur volonté. Je n'ai aucun ressentiment contre ce peuple ni contre ces juges. Ils vont vivre et je vais mourir. Dieu sait seul lequel a le meilleur sort d'eux ou de moi. »

XIV

Sa sentence portait qu'il boirait la ciguë, breuvage empoisonné qui donnait la mort sous la forme du sommeil. La loi défendait de mettre à mort aucun condamné jusqu'au retour d'une galère que les Athéniens envoyaient tous les ans à l'île de Délos porter des tribus au temple d'Apollon Délien. Socrate passa ces jours à s'entretenir avec ses

amis. Nous allons donner maintenant le dernier de ces jours et le dernier de ces entretiens, conservés par Platon dans le dialogue dont nous fîmes autrefois un poëme.

LA MORT DE SOCRATE

POËME PHILOSOPHIQUE

Le soleil, se levant aux sommets de l'Hymette,
Du temple de Thésée illuminait le faîte,
Et, frappant de ses feux les murs du Parthénon,
Comme un furtif adieu glissait dans la prison.
On voyait sur les mers une poupe dorée,
Au bruit des hymnes saints, voguer vers le Pirée,
Et c'était ce vaisseau dont le fatal retour

Devait aux condamnés marquer leur dernier jour.
Mais la loi défendait qu'on leur ôtât la vie
Tant que le doux soleil éclairait l'Ionie,
De peur que ses rayons, aux vivants destinés,
Par des yeux sans regards ne fussent profanés,
Ou que le malheureux, en fermant sa paupière,
N'eût à pleurer deux fois la vie et la lumière.
Ainsi l'homme, exilé du champ de ses aïeux,
Part avant que l'aurore ait éclairé les cieux.

Attendant le réveil du fils de Sophronique,
Quelques amis en deuil erraient sous le portique;
Et sa femme, portant son fils sur ses genoux,
Tendre enfant dont la main joue avec les verrous,
Accusant la lenteur des geôliers insensibles,
Frappait du front l'airain des portes inflexibles.
La foule inattentive au cri de ses douleurs
Demandait en passant le sujet de ses pleurs,
Et reprenant bientôt sa course suspendue,
Et dans les longs parvis par groupes répandue,

Recueillait ces vains bruits dans le peuple semés,
Parlait d'autels détruits et des dieux blasphémés,
Et d'un culte nouveau corrompant la jeunesse,
Et de ce Dieu sans nom, étranger dans la Grèce.
C'était quelque insensé, quelque monstre odieux,
Quelque nouvel Oreste aveuglé par les dieux,
Qu'atteignait à la fin la tardive justice
Et que la terre au ciel devait en sacrifice.
Socrate ! et c'était toi qui, dans les fers jeté,
Mourais pour la justice et pour la vérité !

Enfin de la prison les gonds bruyants roulèrent.
A pas lents, l'œil baissé, les amis s'écoulèrent.
Mais Socrate, jetant un regard sur les flots
Et leur montrant du doigt la voile vers Délos :
« Regardez sur les mers cette poupe fleurie ;
C'est le vaisseau sacré, l'heureuse Théorie !
Saluons-la, dit-il : cette voile est la mort !
Mon âme, aussitôt qu'elle, entrera dans le port.
Et cependant parlez ; et que ce jour suprême,

Dans nos doux entretiens, s'écoule encor de même !
Ne jetons point aux vents les restes du festin :
Des dons sacrés des dieux usons jusqu'à la fin.
L'heureux vaisseau qui touche au terme du voyage
Ne suspend pas sa course à l'aspect du rivage ;
Mais, couronné de fleurs, et les voiles aux vents,
Dans le port qui l'appelle il entre avec des chants.

» Les poëtes ont dit qu'avant sa dernière heure
En sons harmonieux le doux cygne se pleure :
Amis, n'en croyez rien ! l'oiseau mélodieux
D'un plus sublime instinct fut doué par les dieux.
Du riant Eurotas près de quitter la rive,
L'âme, de ce beau corps à demi fugitive,
S'avançant pas à pas vers un monde enchanté,
Voit poindre le jour pur de l'immortalité,
Et, dans la douce extase où ce regard la noie,
Sur la terre en mourant elle exhale sa joie.
Vous qui près du tombeau venez pour m'écouter,
Je suis un cygne aussi ; je meurs, je puis chanter ! »

Sous la voûte, à ces mots, des sanglots éclatèrent.
D'un cercle plus étroit ses amis l'entourèrent :
« Puisque tu vas mourir, ami trop tôt quitté,
Parle-nous d'espérance et d'immortalité !
— Je le veux bien, dit-il ; mais éloignons les femmes,
Leurs soupirs étouffés amolliraient nos âmes.
Or il faut, dédaignant les terreurs du tambeau,
Entrer d'un pas hardi dans un monde nouveau !

» Vous le savez, amis : souvent, dès ma jeunesse,
Un génie inconnu m'inspira la sagesse
Et du monde futur me découvrit les lois.
Était-ce quelque dieu caché dans une voix ?
Une ombre m'embrassant d'une amitié secrète ?
L'écho de l'avenir ? la muse du poëte ?
Je ne sais ; mais l'esprit qui me parlait tout bas,
Depuis que de ma fin je m'approche à grands pas,
En accents mieux compris me parle, me console ;
Je reconnais plus tôt sa divine parole,
Soit qu'un cœur affranchi du tumulte des sens

Avec plus de silence écoute ses accents ;
Soit que, comme l'oiseau, l'invisible génie
Redouble vers le soir sa touchante harmonie ;
Soit plutôt qu'oubliant le jour qui va finir,
Mon âme, suspendue aux bords de l'avenir,
Distingue mieux le son qui part d'un autre monde,
Comme le nautonnier, le soir, errant sur l'onde,
A mesure qu'il vogue et s'approche du bord,
Distingue mieux la voix qui s'élève du port.
Cet invisible ami jamais ne m'abandonne,
Toujours de son accent mon oreille résonne,
Et sa voix dans ma voix parle seule aujourd'hui.
Amis, écoutez donc ! ce n'est plus moi, c'est lui !... »

Le front calme et serein, l'œil rayonnant d'espoir,
Socrate à ses amis fit signe de s'asseoir.
A ce signe muet, soudain ils obéirent,
Et sur les bords du lit en silence ils s'assirent.
Symnias abaissait son manteau sur ses yeux ;
Criton d'un œil pensif interrogeait les cieux ;

Cébès penchait à terre un front mélancolique ;
Anaxagore, armé d'un rire sardonique,
Semblait, du philosophe enviant l'heureux sort,
Rire de la fortune et défier la mort ;
Et, le dos appuyé sur la porte de bronze,
Les bras entrelacés, le serviteur des Onze,
De doute et de pitié tour à tour combattu,
Murmurait sourdement : « Que lui sert sa vertu ? »
Mais Phédon, regrettant l'ami plus que le sage,
Sous ses cheveux épars voilant son beau visage,
Plus près du lit funèbre au pied du maître assis,
Sur ses genoux pliés se penchait somme un fils,
Levait ses yeux voilés sur l'ami qu'il adore,
Rougissait de pleurer, et le pleurait encore.

Du sage, cependant, la terrestre douleur
N'osait point altérer les traits ni la couleur ;
Son regard élevé loin de nous semblait lire ;
Sa bouche, où reposait son gracieux sourire,
Toute prête à parler s'entr'ouvrait à demi ;
Son oreille écoutait son invisible ami ;

Ses cheveux, effleurés du souffle de l'automne,
Dessinaient sur sa tête une pâle couronne,
Et, de l'air matinal par moments agités,
Répandaient sur son front des reflets argentés.
Mais, à travers ce front où son âme est tracée,
On voyait rayonner sa sublime pensée,
Comme à travers l'albâtre et l'airain transparents
La lampe, sur l'autel jetant ses feux mourants,
Par son éclat voilé se trahissant encore,
D'un reflet lumineux les frappe et les corole.
Comme l'œil sur les mers suit la voile qui part,
Sur ce front solennel attachant leur regard,
A ses yeux suspendus, ne respirant qu'à peine,
Ses amis attentifs retenaient leur haleine :
Leurs yeux le contemplaient pour la dernière fois.
Ils allaient pour jamais emporter cette voix !
Comme la vague s'ouvre au souffle errant d'Éole,
Leur âme impatiente attendait sa parole.
Enfin du ciel sur eux son regard s'abaissa,
Et lui, comme autrefois, sourit, et commença :

« Quoi ! vous pleurez amis ! vous pleurez quand mon âme,
Semblable au pur encens que la prêtresse enflamme,
Affranchie à jamais du vil poids de son corps,
Va s'envoler aux dieux, et, dans de saints transports,
Saluant ce jour pur qu'elle entrevit peut-être,
Chercher la vérité, la voir et la connaître !
Pourquoi donc vivons-nous, si ce n'est pour mourir ?
Pourquoi pour la justice ai-je voulu souffrir ?
Pourquoi dans cette mort qu'on appelle la vie,
Contre ses vils penchants luttant, quoique asservie,
Mon âme avec mes sens a-t-elle combattu ?
Sans la mort, mes amis, que serait la vertu ?
C'est le prix du combat, la céleste couronne
Qu'aux bornes de la course un saint juge nous donne,
La voix même de Dieu qui nous rappelle à lui.
Amis, bénissons-la ! je l'entends aujourd'hui.
Je pouvais, de mes jours disputant quelque restes.
Me faire répéter deux fois l'ordre céleste :
Me préservent les dieux d'en prolonger le cours !
En esclave attentif, ils m'appellent, j'y cours !

Et vous, si vous m'aimez, comme aux plus belles fêtes,
Amis, faites couler des parfums sur vos têtes !
Suspendez une offrande aux murs de la prison ;
Et, le front couronné d'un verdoyant feston,
Ainsi qu'un jeune époux qu'une foule empressée,
Semant de chastes fleurs le seuil du gynécée,
Vers le lit nuptial conduit après le bain,
Dans les bras de la mort menez-moi par la main !

» Qu'est-ce donc que mourir? Briser ce nœud infâme.
Cet adultère hymen de la terre avec l'âme,
D'un vil poids, à la tombe, enfin se décharger.
Mourir n'est pas mourir ; mes amis, c'est changer.
Tant qu'il vit, accablé sous le corps qui l'enchaîne,
L'homme vers le vrai bien languissamment se traîne,
Et, par ses vils besoins dans sa course arrêté,
Suit d'un pas chancelant ou perd la vérité.
Mais celui qui, touchant au terme qu'il implore,
Voit du jour éternel étinceler l'aurore,
Comme un rayon du soir remontant dans les cieux,

Exilé de leur sein, remonte au sein des dieux ;
Et, buvant à longs traits le nectar qui l'enivre,
Du jour de son trépas il commence de vivre !

— Mais mourir c'est souffrir ; et souffrir est un mal.
— Amis, qu'en savons-nous ? Et quand l'instant fatal,
Consacré par le sang comme un grand sacrifice,
Pour ce corps immolé serait un court supplice,
N'est-ce pas par un mal que tout bien est produit ?
L'été sort de l'hiver, le jour sort de la nuit.
Dieu lui-même a noué cette éternelle chaîne ;
Nous fûmes à la vie enfantés avec peine,
Et cet heureux trépas, des faibles redouté,
N'est qu'un enfantement à l'immortalité.

» Cependant de la mort qui peut sonder l'abîme ?
Les dieux ont mis leur doigt sur sa lèvre sublime :
Qui sait si dans ses mains, prêtes à la saisir,
L'âme, incertaine, tombe avec peine ou plaisir ?
Pour moi qui vis encor, je ne sais, mais je pense

Qu'il est quelque mystère au fond de ce silence ;
Que des dieux indulgents la sévère bonté
A jusque dans la mort caché la volupté,
Comme, en blessant nos cœurs de ses divines armes,
L'Amour cache souvent un plaisir sous des larmes. »

L'incrédule Cébès à ce discours sourit ;
« Je le saurai bientôt, dit Socrate. Il reprit :

« Oui, le premier salut de l'homme à la lumière,
Quand le rayon doré vient baiser sa paupière,
L'accent de ce qu'on aime à la lyre mêlé,
Le parfum fugitif de la coupe exhalé,
La saveur du baiser quand de sa lèvre errante
L'amant cherche, la nuit, la lèvre de l'amante,
Sont moins doux à nos sens que le premier transport
De l'homme vertueux affranchi par la mort ;
Et pendant qu'ici-bas sa cendre est recueillie,
Emporté par sa course, en fuyant il oublie
De dire même au monde un éternel adieu :
Ce monde évanoui disparaît devant Dieu !... »

. . . .

. . . .

Il se tut, et Cébès rompit seul le silence :
« Me préservent les dieux d'offenser l'Espérance,
Cette divinité qui, semblable à l'Amour,
Un bandeau sur les yeux, nous conduit au vrai jour !
Mais puisque de ces bords comme elle tu t'envoles,
Hélas ! et que voilà tes suprêmes paroles,
Pour m'instruire, ô mon maître et non pour t'affliger,
Permets-moi de répondre et de t'interroger. »
Socrate avec douceur inclina son visage,
Et Cébès en ces mots interrogea le sage :

« L'âme, dis-tu, doit vivre au delà du tombeau.
Mais si l'âme est pour nous la lueur d'un flambeau,
Quand la flamme a des sens consumé la matière,
Quand le flambeau s'éteint, que devient la lumière
La clarté, le flambeau, tout ensemble est détruit,
Et tout rentre à la fois dans une même nuit.
Ou si l'âme est aux sens ce qu'est à cette lyre

L'harmonieux accord que notre main en tire,
Quand le temps ou les vers en ont usé le bois,
Quand la corde rompue a crié sous nos doigts,
Et quand les nerfs brisés de la lyre expirante
Sont foulés sous les pieds de la jeune bacchante,
Qu'est devenu le bruit de ces divins accords ?
Meurt-il avec la lyre ? et l'âme avec le corps ?... »
Les sages à ces mots, pour sonder ce mystère,
Baissant leurs fronts pensifs et regardant la terre,
Cherchaient une réponse et ne la trouvaient pas,
Se parlant l'un à l'autre, ils murmuraient tout bas :
« Quand la lyre n'est plus, où donc est l'harmonie ? »
Et Socrate semblait attendre son génie.

Sur l'une de ses mains appuyant son menton,
L'autre se promenait sur le front de Phédon,
Et, sur son cou d'ivoire errant à l'aventure,
Caressait, en passant, sa blonde chevelure;
Puis, détachant du doigt un de ses longs rameaux
Qui pendaient jusqu'à terre en flexibles anneaux,

Faisait sur ses genoux flotter leurs molles ondes,
Ou dans ses doigts distraits roulait leurs tresses blondes.
Il parlait en jouant comme un vieillard divin
Qui mêle la sagesse aux coupes d'un festin.

« Amis, l'âme n'est pas l'incertaine lumière
Dont le flambeau des sens ici-bas nous éclaire.
Elle est l'œil immortel qui voit ce faible jour
Naître, grandir, baisser, renaître tour à tour,
Et qui sent hors de soi, sans en être affaiblie,
Pâlir et s'éclipser ce flambeau de la vie :
Pareille à l'œil mortel qui dans l'obscurité
Conserve le regard en perdant la clarté.

» L'âme n'est pas aux sens ce qu'est à cette lyre
L'harmonieux accord que notre main en tire :
Elle est le doigt divin qui seul la fait frémir,
L'oreille qui l'entend ou chanter ou gémir,
L'auditeur attentif, l'invisible génie
Qui juge, enchaîne, ordonne et règle l'harmonie,
Et qui des sons discords que rendent tous les sens

Forme au plaisir des dieux des concerts ravissants !
En vain la lyre meurt et le son s'évapore :
Sur ces débris muets l'oreille écoute encore.
Es-tu content, Cébès ? — Oui, j'en crois tes adieux,
Socrate est immortel ! — Eh bien, parlons des dieux ! »

Et déjà le soleil était sur les montagnes,
Et, rasant d'un rayon les flots et les campagnes,
Semblait, faisant au monde un magnifique adieu,
Aller se rajeunir au sein brillant de Dieu.
Les troupeaux descendaient des sommets du Taygète ;
L'ombre dormait déjà sur les flancs de l'Hymette ;
Le Cithéron nageait dans un océan d'or ;
Le pêcheur matinal, sur l'onde errant encor,
Modérant près du bord sa course suspendue,
Repliait, en chantant, sa voile détendue ;
La flûte dans les bois, et ces chants sur les mers,
Arrivaient jusqu'à nous sur les soupirs des airs,
Et venaient se mêler à nos sanglots funèbres,
Comme un rayon du soir se fond dans les ténèbres.

« Hâtons-nous, mes amis ! voici l'heure du bain !
Esclaves, versez l'eau dans le vase d'airain !
Je veux offrir aux dieux une victime pure. »
Il dit ; et se plongeant dans l'urne qui murmure,
Comme fait à l'autel le sacrificateur,
Il puisa dans ses mains le flot libérateur,
Et, le versant trois fois sur son front qu'il inonde,
Trois fois sur sa poitrine en fit ruisseler l'onde ;
Puis, d'un voile de pourpre en essuyant les flots,
Parfuma ses cheveux et reprit en ces mots :
« Nous oublions le dieu pour adorer ses traces !
Me préserve Apollon de blasphémer les Grâces,
Hébé versant la vie aux célestes lambris,
Le carquois de l'Amour, ni l'écharpe d'Iris,
Ni surtout de Vénus la brillante ceinture
Qui d'un nœud sympathique enchaîne la nature,
Ni l'éternel Saturne ou le grand Jupiter,
Ni tous ces dieux du ciel, de la terre et de l'air !
Tous ces êtres peuplant l'Olympe ou l'Elysée
Sont l'image de Dieu par nous divinisée,

Des lettres de son nom sur la nature écrit,
Une ombre que ce Dieu jette sur notre esprit !
A ce titre divin ma raison les adore,
Comme nous saluons le soleil dans l'aurore,
Et peut-être qu'enfin tous ces dieux inventés,
Cet enfer et ce ciel par la lyre chantés,
Ne sont pas seulement un songe du génie,
Mais les brillants degrés de l'échelle infinie
Qui, des êtres semés dans ce vaste univers,
Sépare et réunit tous les astres divers.

» Peut-être qu'en effet, dans l'immense étendue,
Dans tout ce qui se meut une âme est répandue ;
Que ces astres brillants sur nos têtes semés
Sont des soleils brillants et des feux animés ;
Que l'Océan frappant sa rive épouvantée,
Avec ses flots grondants roule une âme irritée ;
Que notre air embaumé, volant dans un ciel pur,
Est un esprit flottant sur des ailes d'azur ;
Que le jour est un œil qui répand le lumière ;

La nuit, une beauté qui voile sa paupière :
Et qu'enfin dans le ciel, sur la terre, en tout lieu,
Tout est intelligent, tout vit, tout est un dieu !

» Mais, croyez-en, amis, ma voix prête à s'éteindre,
Par delà tous ces dieux que notre œil peut atteindre,
Il est sous la nature, il est au fond des cieux
Quelque chose d'obscur et de mystérieux
Que la nécessité, que la raison proclame,
Et que voit seulement la foi, cet œil de l'âme!
Contemporain des jours et de l'éternité !
Grand comme l'infini, seul comme l'unité !
Impossible à nommer, à nos sens impalpable !
Son premier attribut, c'est d'être inconcevable !
Dans les lieux,dans les temps,hier, demain, aujourd'hui,
Descendons, remontons, nous arrivons à lui !
Tout ce que vous voyez est sa toute-puissance,
Tout ce que nous pensons est sa sublime essence !
Force, amour, vérité, créateur de tout bien,
C'est le Dieu de vos dieux ! c'est le seul ! c'est le mien!... »

Il parlait ; mais un bruit retentit sous la voûte.
Le sage interrompu tranquillement écoute.
Et nous vers l'occident nous tournons tous les yeux :
Hélas ! c'était le jour qui s'enfuyait des cieux !

. . . .
. . . .

En détournant les yeux, le serviteur des Onze
Lui tendait le poison dans la coupe de bronze.
Socrate la reçut d'un front toujours serein,
Et, comme un don sacré, l'élevant dans sa main,
Sans suspendre un moment la phrase commencée,
Avant de la vider acheva sa pensée.

Sur les flancs arrondis du vase au large bord,
Qui jamais de son sein ne versait que la mort,
L'artiste avait fondu sous un souffle de flamme
L'histoire de Psyché, ce symhole de l'âme ;
Et, symbole plus doux de l'immortalité,
Un léger papillon en ivoire sculpté,

Plongeant sa trompe avide en ces ondes mortelles,
Formait l'anse du vase en déployant ses ailes.
Psyché, par ses parents dévouée à l'Amour,
Quittant avant l'aurore un superbe séjour,
D'une pompe funèbre allait environnée
Tenter comme la mort ce divin hyménée;
Puis seule, assise, en pleurs, le front sur ses genoux,
Dans un désert affreux attendait son époux.
Mais, sensible à ses maux, le volage Zéphire,
Comme un désir divin que le ciel nous inspire,
Essuyant d'un soupir les larmes de ses yeux,
Dormante, sur son sein l'enlevait dans les cieux.
On voyait son beau front penché sur son épaule
Livrer ses longs cheveux aux doux baisers d'Éole,
Et Zéphir, succombant sous son charmant fardeau,
Lui former de ses bras un amoureux berceau,
Effleurer ses longs cils de sa brûlante haleine
Et, jaloux de l'Amour, la lui rendre avec peine.

Ici, le tendre Amour, sur des roses couché,
Pressait entre ses bras la tremblante Psyché,
Qui, d'un secret effroi ne pouvant se défendre,
Recevait ses baisers sans oser les lui rendre;
Car le céleste époux, trompant son tendre amour,
Toujours du lit sacré fuyait avec le jour.

Plus loin, par le désir en secret éveillée,
Et du voile nocturne à demi dépouillée,
Sa lampe d'une main et de l'autre un poignard,
Psyché, risquant l'amour, hélas! contre un regard,
De son époux qui dort tremblant d'être entendue,
Se penchait vers le lit, sur un pied suspendue,
Reconnaissait l'Amour, jetait un cri soudain,
Et l'on voyait trembler la lampe dans sa main.

Mais de l'huile brûlante une goutte épanchée,
S'échappant par malheur de la lampe penchée,
Tombait sur le sein nu de l'amant endormi.
L'Amour impatient, s'éveillant à demi,

Contemplait tour à tour ce poignard, cette goutte,
Et fuyait indigné vers la céleste voûte :
Emblème menaçant des désirs indiscrets
Qui profanent les dieux, pour les voir de trop près !

La vierge cette fois errante sur la terre
Pleurait son jeune amant, et non plus sa misère.
Mais l'Amour à la fin, de ses larmes touché,
Pardonnait à sa faute, et l'heureuse Psyché
Par son céleste époux dans l'Olympe ravie,
Sur les lèvres du dieu buvant des flots de vie,
S'avançait dans le ciel avec timidité ;
Et l'on voyait Vénus sourire à sa beauté.
Ainsi par la vertu l'âme divinisée
Revient, égale aux dieux, régner dans l'Élysée !

Mais Socrate élevant sa coupe dans ses mains :
« Offrons, offrons d'abord aux maîtres des humains
De l'immortalité cette heureuse prémice ! »
Il dit ; et vers la terre inclinant le calice,

Comme pour épargner un nectar précieux,
En versa seulement deux gouttes pour les dieux,
Et, de sa lèvre avide approchant le breuvage,
Le vida lentement sans changer de visage,
Comme un convive avant de sortir d'un festin,
Qui de sa coupe d'or verse un reste de vin,
Et, pour mieux savourer le dernier jus qu'il goûte,
L'incline lentement et le bois goutte à goutte.
Puis, sur son lit de mort doucement étendu,
Il reprit aussitôt son discours suspendu :

« Espérons dans les dieux, et croyons-en notre âme !
De l'amour dans nos cœurs alimentons la flamme !
L'amour est le lien des dieux et des mortels ;
La crainte ou la douleur profane leurs autels.
Quand vient l'heureux signal de notre délivrance,
Amis, prenons vers eux le vol de l'espérance !
Point de funèbre adieu ! point de cris ! point de pleurs !
On couronne ici-bas la victime de fleurs :
ue de joie et d'amour notre âme couronnée

S'avance au-devant d'eux, comme à son hyménée!
Ce sont là les festons, les parfums précieux,
Les voix, les instruments, les chants mélodieux,
Dont l'âme, convoquée à ce banquet suprême,
Avant d'aller aux dieux, doit s'enchanter soi-même!

» Relevez donc ces fronts que l'effroi fait pâlir!
Ne me demandez plus s'il faut m'ensevelir;
Sur ce corps, qui fut moi, quelle huile on doit répandre;
Dans quel lieu, dans quelle urne il faut garder ma cendre,
Qu'importe à vous, à moi, que ce vil vêtement
De la flamme ou des vers devienne l'aliment?
Qu'une froide poussière à moi jadis unie
Soit balayée aux flots ou bien aux gémonies?
Ce corps vil, composé des éléments divers,
Ne sera pas plus moi qu'une vague des mers,
Qu'une feuille des bois que l'aquilon promène,
Qu'un atome flottant qui fut argile humaine,
Que le feu du bûcher dans les airs exhalé,
Ou le sable mouvant de vos chemins foulé!

» Mais je laisse en partant à cette terre ingrate
Un plus noble débris de ce que fut Socrate :
Mon génie à Platon ! à vous tous mes vertus !
Mon âme au justes dieux ! ma vie à Mélitus,
Comme au chien dévorant qui sur le seuil aboie,
En quittant le festin, on jette aussi sa proie !... »

Tel qu'un triste soupir de la rame et des flots
Se mêle sur les mers aux chants des matelots,
Pendant cet entretien une funèbre plainte
Accompagnait sa voix sur le seuil de l'enceinte.
Hélas ! c'était Myrtho demandant son époux,
Que l'heure des adieux ramenait parmi nous !
L'égarement troublait sa démarche incertaine,
Et, suspendus aux plis de sa robe qui traîne,
Deux enfants, les pieds nus, marchant à ses côtés,
Suivaient en chacelant ses pas précipités.
Avec ses longs cheveux elle essuyait ses larmes ;
Mais leur trace profonde avait flétri ses charmes,
Et la mort sur ses traits répandait sa pâleur.

On eût dit qu'en passant l'impuissante douleur,
Ne pouvant de Socrate atteindre la grande âme,
Avait respecté l'homme et profané la femme.
De terreur et d'amour saisie à son aspect,
Elle pleurait sur lui dans un tendre respect.
Telle, aux fêtes du dieu pleuré par Cythérée,
Sur le corps d'Adonis la bacchante éplorée,
Partageant de Vénus les divines douleurs,
Réchauffe tendrement le marbre de ses pleurs,
De sa bouche muette avec respect l'effleure,
Et paraît adorer le beau dieu qu'elle pleure.
Socrate, en recevant ses enfants dans ses bras,
Baisa sa joue humide et lui parla tout bas.
Nous vîmes une larme, et ce fut la dernière,
Sous ses cils abaissés rouler dans sa paupière.
Puis, d'un bras défaillant offrant ses fils aux dieux :
« Je fus leur père ici, vous l'êtes dans les cieux !
Je meurs, mais vous vivez ! Veillez sur leur enfance !
Je les lègue, ô dieux bons, à votre providence !... »

Mais déjà le poison dans ses veines versé
Enchaînait dans son cours le flot du sang glacé.
On voyait vers le cœur, comme une onde tarie,
Remonter pas à pas la chaleur et la vie,
Et ses membres roidis, sans force et sans couleur,
Du marbre de Paros imitaient la pâleur.
En vain Phédon, penché sur ses pieds qu'il embrasse,
Sous sa brûlante haleine en réchauffait la glace;
Son front, ses mains, ses pieds se glaçaient sous nos doigts.
Il ne nous restait plus que son âme et sa voix :
Semblable au bloc divin d'où sortit Galatée
Quand une âme immortelle à l'Olympe empruntée,
Descendant dans le marbre à la voix d'un amant,
Fait palpiter son cœur d'un premier sentiment,
Et qu'ouvrant sa paupière au jour qui vient d'éclore,
Elle n'est plus un marbre, et n'est pas femme encore.

Était-ce de la mort la pâle majesté
Ou le premier rayon de l'immortalité?
Mais son front rayonnant d'une beauté sublime

Brillait comme l'aurore aux sommets de Didyme,
Et nos yeux qui cherchaient à saisir son adieu,
Se détournaient de crainte et croyaient voir un dieu !
Quelquefois, l'œil au ciel, il rêvait en silence ;
Puis, déroulant les flots de sa sainte éloquence,
Comme un homme enivré du doux jus du raisin
Brisant cent fois le fil de ses discours sans fin,
Ou comme Orphée errant dans les demeures sombres,
En mots entrecoupés il parlait à des ombres.

« Courbez-vous, disait-il, cyprès d'Académus!
Courbez-vous, et pleurez ; vous ne le verrez plus !
Que la vague, en frappant le marbre du Pirée,
Jette avec son écume une voix éplorée !
Les dieux l'ont rappelé ! ne le savez-vous pas ?
Mais ses amis en deuil, où portent-ils leurs pas !
Voilà Platon, Cébès, ses enfants et sa femme !
Voilà son cher Phédon, cet enfant de son âme !
Ils vont d'un pas furtif, aux lueurs de Phœbé,
Pleurer sur un cercueil aux regards dérobé,

Et, penchés sur mon urne, ils paraissent attendre
Que la voix qu'ils aimaient sorte encore de ma cendre.
Oui, je vais vous parler, amis, comme autrefois,
Quand, penchés sur mon lit, vous aspiriez ma voix !
Mais que ce temps est loin ! et qu'une courte absence
Entre eux et moi, grands dieux, a jeté de distance !
Vous qui cherchez si loin la trace de mes pas,
Levez les yeux, voyez !... Ils ne m'entendent pas !
Pourquoi ce deuil ? pourquoi ces pleurs dont tu t'inondes?
Épargnes au moins, Myrto, tes longues tresses blondes (1);
Tournes vers moi tes yeux de larmes essuyés !
Myrto, Platon. Cébès, amis !... si vous saviez !

» Oracles, taisez-vous ! tombez, voix du Portique !
Fuyez, vaines lueurs de la sagesse antique !
Nuages colorés d'une vaine clarté,
Évanouissez-vous devant la vérité !
D'un ineffable hymen je la vois près d'éclore ;

(1) Socrate eut deux femmes, Xantippe et Myrto.

Attendez... un, deux, trois..., quatre siècles encore,
Et ses rayons divins qui partent des déserts
D'un éclat immortel rempliront l'univers !
Et vous, ombres de Dieu qui nous voilez sa face,
Fantômes imposteurs qu'on adore à sa place,
Dieux de chair et de sang, dieux vivants, dieux mortels,
Vices déifiés sur d'immondes autels,
Mercure aux ailes d'or, déesse de Cythère,
Qu'adorent impunis le vol et l'adultère ;
Vous tous, grands et petits, race de Jupiter,
Qui peuplez, qui souillez les eaux, la terre et l'air,
Encore un peu de temps, et votre auguste foule,
Roulant avec l'erreur de l'Olympe qui croule,
Fera place au Dieu saint, unique, universel,
Le seul Dieu que j'adore, et qui n'a point d'autel !...

. . . .
. . . .

« Quels secrets dévoilés ! quelle vaste harmonie !...
Mais qui donc étais-tu, mystérieux génie ?

Toi qui, voilant toujours ton visage à mes yeux,
M'as conduit par la voix jusqu'aux portes des cieux ?
Toi qui, m'accompagnant comme un oiseau fidèle,
Caresse encor mon front du doux vent de ton aile,
Es-tu quelque Apollon de ce divin séjour
Ou quelque beau Mercure envoyé par l'Amour ?
Tiens-tu l'arc, ou la lyre, ou l'heureux caducée?
Ou n'es-tu, réponds-moi, qu'une simple pensée?..... »

. . . .

. . . .

Cependant dans son sein son haleine oppressée,
Trop faible pour prêter des sons à sa pensée,
Sur sa lèvre entr'ouverte, hélas ! venait mourir,
Puis, semblait tout à coup palpiter et courir :
Comme, prêt à s'abattre aux rives paternelles,
D'un cygne qui se pose on voit battre les ailes,
Entre les bras d'un songe il semblait endormi.
L'intrépide Cébès penché sur notre ami,
Rappelant dans ses yeux l'âme qui s'évapore,

Jusqu'au bord du trépas l'interrogeait encore :
« Dors-tu ? lui disait-il. La mort, est-ce un sommeil ? »
Il recueillit sa force, et dit : « C'est un réveil !
— Ton œil est-il voilé par des ombres funèbres ?
— Non ; je vois un jour pur poindre dans les ténébres !
— N'entends-tu pas des cris, des gémissements ?—Non ;
J'entends des astres d'or qui murmurent un nom !
— Que sens-tu ? — Ce que sent la jeune chrysalide
Quand, livrant à la terre une dépouille aride,
Aux rayons de l'aurore ouvrant ses faibles yeux.
Le souffle du matin la roule dans les cieux.
—Ne nous trompais-tu pas? réponds : L'âme était-elle...?
— Croyez-en ce sourire, elle était immortelle !...
— De ce monde imparfait qu'attends-tu pour sortir ?
— J'attends, comme la nef, un souffle pour partir.
— D'où viendra-t-il ? — Du ciel ! — Encore une parole !
— Non ; laisse en paix mon âme, afin qu'elle s'envole !»
Il dit, ferma les yeux pour la dernière fois.
Il resta quelque temps sans haleine et sans voix.
Un faux rayon de vie, errant par intervalle,

D'une pourpre mourante éclairait son front pâle.
Ainsi, dans un soir pur de l'arrière-saison,
Quand déjà le soleil a quitté l'horizon,
Un rayon oublié des ombres se dégage
Et colore en passant les flancs d'or d'un nuage.
Enfin plus librement il semble respirer,
Et, laissant sur ses traits son doux sourir errer,
« Aux dieux libérateurs, dit-il, qu'on sacrifie !
Ils m'ont guéri ! — De quoi ? dit Cébès. — De la vie !... »
Puis un léger soupir de ses lèvres coula,
Aussi doux que le vol d'une abeille d'Hybla.
Était-ce... ? Je ne sais ; mais, pleins d'un saint dictame,
Nous sentîmes en nous comme une seconde âme !...

. . . .

. . . .

Comme un lis sur les eaux et que la rame incline,
Sa tête mollement penchait sur sa poitrine ;
Ses longs cils que la mort n'a fermés qu'à demi,
Retombant en repos sur son œil endormi,

Semblaient comme autrefois, sous leur ombre abaissée,
Recueillir le silence ou voiler la pensée ;
La parole surprise en son dernier essor
Sur sa lèvre entr'ouverte, hélas ! errait encor,
Et ses traits, où la vie a perdu son empire,
Étaient comme frappés d'un éternel sourire !
Sa main, qui conservait son geste habituel,
De son doigt étendu montrait encore le ciel ;
Et quand le doux regard de la naissante aurore,
Dissipant par degrés les ombres qu'il colore,
Comme un phare allumé sur un sommet lointain,
Vint dorer son front mort des ombres du matin,
On eût dit que Vénus, d'un deuil divin suivie,
Venait pleurer encor sur son amant sans vie ;
Que la triste Phœbé de son pâle rayon
Caressait, dans la nuit, le sein d'Endymion ;
Ou que du haut du ciel l'âme heureuse du sage
Revenait contempler le terrestre rivage,
Et, visitant de loin le corps qu'elle a quitté,
Réfléchissait sur lui l'éclat de sa beauté,

Comme un astre bercé dans un ciel sans nuage
Aime à voir dans les flots briller sa chaste image.

. . . .

. . . .

On n'entendait autour ni plainte ni soupir...
C'est ainsi qu'il mourut, si c'était là mourir !

Ainsi, en effet, mourut Socrate.

« Tous ceux, dit Xénophon, qui ont connu Socrate le regrettent encore, parce qu'ils trouvaient en lui les plus grands secours pour la recherche de la vertu. Je l'ai bien connu, je l'ai dépeint tel que je l'ai vu : si pieux, qu'il n'osait rien entreprendre sans avoir interroger sa conscience, qu'il appelait son génie, l'avis du ciel ; si juste, qu'il ne s'est jamais permis de faire le moindre tort

à personne, et qu'il faisait du bien à tous ceux qui allaient à lui; si tempérant, qu'il préférait toujours ce qui était le plus honnête à ce qui était le plus agréable; si infaillible en prudence qu'il ne se trompait jamais entre le bon et le mauvais parti. Tel en vérité m'a paru Socrate, c'est-à-dire le meilleur et par là même le plus heureux des mortels. »

XVI

Quant à nous, tout en admirant avec Xénophon la sagesse du philosophe de la Grèce, nous ne pouvons nous empêcher de lui préférer mille fois les sagesses plus divines de l'Inde, de la Chine, et surtout de la révélation chrétienne. La sagesse de Socrate n'est qu'intelligence, elle n'est pas assez amour. Elle pense bien, elle ne se dévoue pas assez. Le

sacrifice, ce complément de toute vertu et ce prix de toute vérité, lui manque, malgré le supplice tout politique et nullement religieux de Socrate. Il est sage, il n'est pas martyr; il s'accommode avec les mœurs, les croyances, les vices même décents de son époque et de son pays. Il donne des conseils très-spirituels et très-habiles de vertu à ceux qui lui en demandent, mais il en donne de vices aussi aux jeunes gens et aux courtisanes. Il croit en un Dieu unique, intelligence et providence des mondes, et il adore en public des divinités charnelles et multiples formées à l'image de l'homme. Il meurt bien, mais il meurt pour lui-même autant que pour la vérité. Sa mort même est une

bonne fortune de sa destinée, qu'il saisit en homme de souveraine intelligence.

« Je suis vieux, dit-il à Xénophon, je n'aurais plus qu'à déchoir dans mes sens et dans mon esprit, c'est l'heure de mourir à propos. »

Socrate témoigne peu de tendresse pour le genre humain, même pour sa femme et pour ses enfants ; toujours homme d'esprit plus qu'homme de dévouement à ses semblables. Ses entretiens quelques sublimes qu'ils soient par moments, attestent ce défaut de divine charité dans sa nature et dans sa sagesse. Il raille quelquefois, il se moque souvent, il plaisante toujours. L'ironie, qui rend la vérité même offensante, est la forme

perpétuelle de ses dialogues; il procède par interrogation captieuses, comme pour forcer son interlocuteur à se couper; il le mène de détour en détour en lui cachant avec art le but où il veut le conduire. Il prend à la fin son antagoniste par ses propres aveux, comme on prendrait une vérité au piége. Il est constamment épilogueur, presque jamais lyrique. Platon, son divin disciple, lui a mis des ailes; sans cela il ramperait souvent terre à terre.

De tout ceci nous concluons que Socrate ne fut ni le plus sage, ni le plus vertueux, ni le plus religieux surtout des philosophes de l'antiquité mais qu'il fut le plus spirituel et le plus aimable des honnêtes gens d'A-

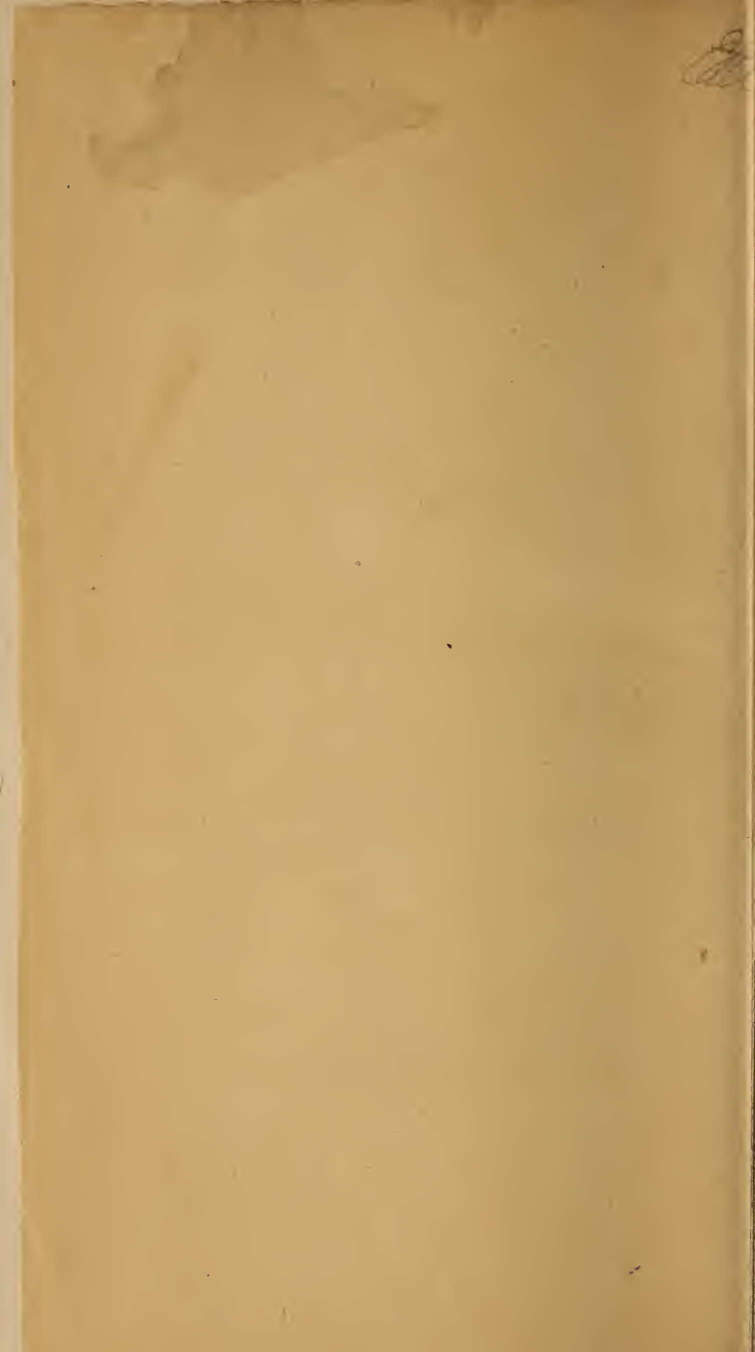
thènes; qu'il sut bien penser, bien parler, bien mourir, mais qu'il sut aussi bien vivre, et qu'en un mot, il y eut selon nous, trop de prudence dans sa sagesse et trop d'habileté dans sa vertu.

La Charité n'était pas née dans le monde.

FIN DE SOCRATE

TABLE

Coulommiers. — Typographie A. Moussin.




THE LIBRARY OF CONGRESS


THE LIBRARY OF CONGRESS


LIBRARY OF CONGRESS
0 003 046 437 0